

„ chantement. Je vous prie, Mon-  
 „ fieur, de vouloir bien revoir cet  
 „ endroit, dont je n'ai qu'une idée  
 „ confuse.

„ Voyez s'il est nécessaire que la  
 „ prison s'ouvre, & qu'on fasse  
 „ passer notre princesse de cette  
 „ prison dans un beau palais doré  
 „ & verni, préparé pour elle. Je  
 „ fais très-bien que tout cela est  
 „ fort misérable, & qu'il est au-  
 „ dessous d'un être pensant de faire  
 „ une affaire sérieuse de ces baga-  
 „ telles; mais enfin, puisqu'il s'agit  
 „ de déplaire le moins qu'on pourra,  
 „ il faut mettre le plus de raison  
 „ qu'on peut, même dans un mau-  
 „ vais divertissement d'opéra.

„ Je me rapporte de tout à vous  
 „ & à M. Ballod, & je compte avoir  
 „ bientôt l'honneur de vous faire  
 „ mes remerciemens, & de vous assu-  
 „ rer, Monsieur, à quel point j'ai  
 „ celui d'être, &c. „

Qu'on ne soit pas surpris de la  
 grande politesse de cette lettre com-  
 parée aux autres lettres demi-cava-  
 lières qu'il m'a écrites depuis ce  
 temps-là. Il me crut en grande  
 faveur auprès de M. de Richelieu,  
 & la souplesse courtisane qu'on lui  
 connoît, l'obligeoit à beaucoup  
 d'égards pour un nouveau venu,  
 jusqu'à ce qu'il connût mieux la  
 mesure de son crédit.

Autorisé par M. de Voltaire &  
 dispensé de tous égards pour Ra-  
 meau, qui ne cherchoit qu'à me  
 nuire, je me mis au travail, & en  
 deux mois ma besogne fut faite.  
 Elle se borna, quant aux vers, à  
 très-peu de chose. Je tâchai seule-  
 ment qu'on n'y sentît pas la diffé-  
 rence des styles, & j'eus la pré-  
 somption de croire avoir réussi.  
 Mon travail en musique fut plus  
 long & plus pénible. Outre que

j'eus à faire plusieurs morceaux d'appareil, & entr'autres l'ouverture, tout le récitatif dont j'étois chargé, se trouva d'une difficulté extrême, en ce qu'il falloit lier, souvent en peu de vers, & par des modulations très-rapides, des symphonies & des chœurs dans des tons fort éloignés; car pour que Rameau ne m'accusât pas d'avoir défiguré ses airs, je n'en voulus changer ni transposer aucun. Je réussis à ce récitatif. Il étoit bien accentué, plein d'énergie, & surtout excellemment modulé. L'idée des deux hommes supérieurs auxquels on daignoit m'associer m'avoit élevé le génie, & je puis dire que dans ce travail ingrat & sans gloire, dont le public ne pouvoit pas même être informé, je me tins presque toujours à côté de mes modèles.

La pièce, dans l'état où je l'avois mise, fut répétée au grand théâtre de l'opéra. Des trois auteurs, je m'y trouvai seul. Voltaire étoit absent, & Rameau n'y vint pas, ou se cacha. Les paroles du premier monologue étoient très-lugubres; en voici le début :

O mort! viens terminer les malheurs de ma vie.

Il avoit bien fallu faire une musique affortissante. Ce fut pourtant là-dessus que Mde. de la Poplinière fonda sa censure, en m'accusant avec beaucoup d'aigreur, d'avoir fait une musique d'enterrement. M. de Richelieu commença judicieusement par s'informer de qui étoient les vers de ce monologue. Je lui présentai le manuscrit qu'il m'avoit envoyé, & qui faisoit foi qu'ils étoient de Voltaire. En ce cas, dit-il, c'est Voltaire seul qui a

tort. Durant la répétition tout ce qui étoit de moi fut fucceffivement improuvé par Mde. de la Poplinière & justifié par M. de Richelieu. Mais enfin j'avois à faire à trop forte partie, & il me fut signifié qu'il y avoit à refaire à mon travail plusieurs choses sur lesquelles il falloit consulter M. Rameau. Navré d'une conclusion pareille, au lieu des éloges que j'attendois, & qui certainement m'étoient dûs, je rentrai chez moi la mort dans le cœur. J'y tombai malade, épuisé de fatigue, dévoré de chagrin, & de fix semaines je ne fus en état de fortir.

Rameau, qui fut chargé des changemens indiqués par Mde. de la Poplinière, m'envoya demander l'ouverture de mon grand opéra, pour la substituer à celle que je venois de faire. Heureusement je sentis le croc-en-jambe, & je la re-

fusai. Comme il n'y avoit plus que cinq ou six jours jusqu'à la représentation, il n'eut pas le temps d'en faire une, & il fallut laisser la mienne. Elle étoit à l'italienne & d'un style très-nouveau pour lors en France. Cependant elle fut goûtée, & j'appris par M. de Valmalette, maître-d'hôtel du roi & gendre de M. Muffard mon parent & mon ami, que les amateurs avoient été très-contens de mon ouvrage, & que le public ne l'avoit pas distingué de celui de Rameau : mais celui-ci, de concert avec Mde. de la Poplinière, prit des mesures pour qu'on ne sût pas même que j'y avois travaillé. Sur les livres qu'on distribue aux spectateurs & où les auteurs sont toujours nommés, il n'y eut de nommé que Voltaire, & Rameau aima mieux que son nom fût supprimé, que d'y voir associer le mien.

Sitôt que je fus en état de partir, je voulus aller chez M. de Richelieu : il n'étoit plus temps. Ils venoit de partir pour Dunkerque, où il devoit commander le débarquement destiné pour l'Ecosse. A son retour, je me dis, pour autoriser ma paresse, qu'il étoit trop tard. Ne l'ayant plus revu depuis lors, j'ai perdu l'honneur que méritoit mon ouvrage, l'honoraire qu'il devoit me produire ; & mon temps, mon travail, mon chagrin, ma maladie & l'argent qu'elle me coûta, tout cela fut à mes frais, sans me rendre un sol de bénéfice, ou plutôt de dédommagement. Il m'a cependant toujours paru que M. de Richelieu avoit naturellement de l'inclination pour moi, & pensoit avantageusement de mes talens. Mais mon malheur & Mde. de la Poplinière empêchèrent tout l'effet de sa bonne volonté.

Je ne pouvois rien comprendre à l'averfion de cette femme, à qui je m'étois efforcé de plaire, & à qui je faisois assez régulièrement ma cour. Gauffecourt m'en expliqua les causes. D'abord, me dit-il, son amitié pour Rameau, dont elle est la prôneuse en titre, & qui ne veut souffrir aucun concurrent ; & de plus, un péché originel qui vous damne auprès d'elle, & qu'elle ne vous pardonnera jamais, c'est d'être Genevois. Là-dessus, il m'expliqua que l'abbé Hubert qui l'étoit, & sincère ami de M. de la Poplinière, avoit fait ses efforts pour l'empêcher d'épouser cette femme qu'il connoissoit bien, & qu'après le mariage elle lui avoit voué une haine implacable, ainsi qu'à tous les Genevois. Quoique la Poplinière, ajouta-t-il, ait de l'amitié pour vous, & que je le sache, ne comp-

tez pas sur son appui. Il est amoureux de sa femme; elle vous hait; elle est méchante, elle est adroite; vous ne ferez jamais rien dans cette maison. Je me le tins pour dit.

Ce même Gauffecourt me rendit à-peu-près dans le même temps un service dont j'avois grand besoin. Je venois de perdre mon vertueux père, âgé d'environ soixante ans. Je sentis moins cette perte que je n'aurois fait en d'autre temps où les embarras de ma situation m'auroient moins occupé. Je n'avois point voulu réclamer de son vivant ce qui restoit du bien de ma mère, & dont il tiroit le petit revenu. Je n'eus plus là-dessus de scrupule après sa mort. Mais le défaut de preuve juridique de la mort de mon frère, faisoit une difficulté que Gauffecourt se chargea de lever, & qu'il leva en effet par  
les

les bons offices de l'avocat de Lolme. Comme j'avois le plus grand besoin de cette petite ressource, & que l'événement étoit douteux, j'en attendois la nouvelle définitive avec le plus vif empressement.

Un soir, en rentrant chez moi, je trouvai la lettre qui devoit contenir cette nouvelle, & je la pris pour l'ouvrir avec un tremblement d'impatience, dont j'eus honte au-dedans de moi. Eh quoi! me dis-je avec dédain, Jean-Jaques se laissera-t-il subjugué à ce point par l'intérêt & par la curiosité? Je remis sur le champ la lettre sur ma cheminée. Je me déshabillai, me couchai tranquillement, dormis mieux qu'à mon ordinaire, & me levai le lendemain assez tard, sans plus penser à ma lettre. En m'habillant je l'aperçus, je l'ouvris sans me presser, j'y trou-

vai une lettre-de-change. J'eus bien des plaisirs à la fois ; mais je puis jurer que le plus vif fut celui d'avoir su me vaincre.

J'aurois vingt traits pareils à citer en ma vie , mais je suis trop pressé pour pouvoir tout dire. J'envoyai une petite partie de cet argent à ma pauvre maman ; regrettant avec larmes l'heureux temps où j'aurois mis le tout à ses pieds. Toutes ses lettres se sentoient de sa détresse. Elle m'envoyoit des tas de recettes & de secrets dont elle prétendoit que je fisse ma fortune & la sienne. Déjà le sentiment de sa misère lui resserroit le cœur & lui rétrécissoit l'esprit. Le peu que je lui envoyai fut la proie des fripons qui l'obsédoient. Elle ne profita de rien. Cela me dégoûta de partager mon nécessaire avec ces misérables , surtout après l'inu-

tile tentative que je fis pour la leur arracher , comme il sera dit ci-après. Le temps s'écouloit & l'argent avec lui. Nous étions deux, même quatre, ou , pour mieux dire, nous étions sept ou huit. Car , quoique Thérèse fût d'un désintéressement qui a peu d'exemple , sa mère n'étoit pas comme elle. Sitôt qu'elle se vit un peu remontée par mes soins , elle fit venir toute sa famille pour en partager le fruit. Sœurs , fils , filles , petites-filles , tout vint , hors sa fille aînée , mariée au directeur des carrosses d'Angers. Tout ce que je faisois pour Thérèse étoit détourné par sa mère en faveur de ces affamés. Comme je n'avois pas à faire à une personne avide , & que je n'étois pas subjugué par une passion folle , je ne faisois pas des folies. Content de tenir Thérèse honnêtement , mais sans luxe , à

l'abri des pressans besoins, je contentois que ce qu'elle gagnoit par son travail fût tout entier au profit de sa mère, & je ne me bornois pas à cela ; mais par une fatalité qui me poursuivoit, tandis que maman étoit en proie à ses croquans, Thérèse étoit en proie à sa famille, & je ne pouvois rien faire d'aucun côté qui profitât à celle pour qui je l'avois destiné. Il étoit singulier que la cadette des enfans de Mde. le Vasseur, la seule qui n'eût point été dotée, la seule qui nourrissoit son père & sa mère, & qu'après avoir été long-temps battue par ses frères, par ses sœurs, même par ses nièces, cette pauvre fille en étoit maintenant pillée sans qu'elle pût mieux se défendre de leurs vols que de leurs coups. Une seule de ses nièces, appelée Goton le Duc, étoit assez aimable & d'un

caractère assez doux, quoique gâtée par l'exemple & les leçons des autres. Comme je les voyois souvent ensemble, je leur donnois les noms qu'elles s'entredonnoient : j'appelois la nièce *ma nièce*, & la tante *ma tante*. Toutes deux m'appeloient leur oncle. De-là le nom de *tante* duquel j'ai continué d'appeler Thérèse, & que mes amis répétoient quelquefois en plaisantant. On sent que dans une pareille situation, je n'avois pas un moment à perdre pour tâcher de m'en tirer. Jugeant que M. de Richelieu m'avoit oublié, & n'espérant plus rien du côté de la cour, je fis quelques tentatives pour faire passer à Paris mon opéra ; mais j'éprouvai des difficultés qui demandoient bien du temps pour les vaincre, & j'étois de jour en jour plus pressé. Je m'avisai de présenter ma petite

comédie de Narcisse aux Italiens : elle y fut reçue , & j'eus les entrées , qui me firent grand plaisir. Mais ce fut tout. Je ne pus jamais parvenir à faire jouer ma pièce , & ennuyé de faire ma cour à des comédiens , je les plantai-là. Je revins enfin au dernier expédient qui me restoit , & le seul que j'aurois dû prendre. En fréquentant la maison de M. de la Poplinière , je m'étois éloigné de celle de D...n. Les deux dames , quoique parentes , étoient mal ensemble , & ne se voyoient point. Il n'y avoit aucune société entre les deux maisons , & Thieriot seul vivoit dans l'une & dans l'autre. Il fut chargé de tâcher de me ramener chez M. D...n. M. de F.....l suivoit alors l'histoire naturelle & la chymie , & faisoit un cabinet. Je crois qu'il aspirait à l'académie des sciences ; il vouloit

pour cela faire un livre , & il jugeoit que je pouvois lui être utile dans ce travail. Mde. D...n , qui , de son côté , méditoit un autre livre , avoit sur moi des vues à-peu-près semblables. Ils auroient voulu m'avoir en commun pour un espèce de secrétaire , & c'étoit-là l'objet des sermons de Thieriot.

J'exigeai préalablement que M. de F.....l emploieroit son crédit , avec celui de Jelyote , pour faire répéter mon ouvrage à l'opéra ; il y consentit. Les Muses galantes furent répétées d'abord plusieurs fois au magasin , puis au grand théâtre. Il y avoit beaucoup de monde à la grande répétition , & plusieurs morceaux furent très-applaudis ; cependant je sentis moi-même durant l'exécution , fort mal conduite par Rebel , que la pièce ne passeroit pas , & même qu'elle

300 LES CONFESIONS.

n'étoit pas en état de paroître sans de grandes corrections. Ainsi je la retirai, sans mot dire, & sans m'exposer au refus : mais je vis clairement, par plusieurs indices, que l'ouvrage, eût-il été parfait, n'auroit pas passé. M. de F.....l m'avoit bien promis de le faire répéter, mais non pas de le faire recevoir. Il me tint exactement parole. J'ai toujours cru voir, dans cette occasion & dans beaucoup d'autres, que ni lui, ni Mde. D...n ne se soucioient de me laisser acquérir une certaine réputation dans le monde, de peur peut-être qu'on ne supposât, en voyant leurs livres, qu'ils avoient greffé leurs talens sur les miens. Cependant comme Mde. D...n m'en a toujours supposés de très-médiocres, & qu'elle ne m'a jamais employé qu'à écrire sous sa dictée, ou à des recherches de pure érudition,

LIVRE VII. 201

ce reproche, surtout à son égard, eut été bien injuste.

Ce dernier mauvais succès acheva de me décourager ; j'abandonnai tout projet d'avancement & de gloire, & sans plus songer à des talens vrais ou vains qui me prospéroient si peu, je consacrai mon temps & mes soins à me procurer ma subsistance & celle de ma Thérèse, comme il plairoit à ceux qui se chargeroient d'y pourvoir. Je m'attachai donc tout-à-fait à Mde. D...n & à M. de F.....l. Cela ne me jeta pas dans une grande opulence ; car avec huit à neuf cent francs par an, que j'eus les deux premières années, à peine avois-je de quoi fournir à mes premiers besoins, forcé de me loger à leur voisinage, en chambre garnie, dans un quartier assez cher, & payant un autre loyer à l'extrémité de

Paris, tout au haut de la rue St. Jaques, où, quelque temps qu'il fit, j'allois souper presque tous les soirs. Je pris bientôt le train & même le goût de mes nouvelles occupations. Je m'attachai à la chymie ; j'en fis plusieurs cours avec M. de F..... chez M. Rouelle, & nous nous mîmes à barbouiller du papier tant bien que mal sur cette science, dont nous possédions à peine les élémens. En 1747 nous allâmes passer l'automne en Touraine, au château de Chenonceaux, maison royale sur le Cher, bâtie par Henri second pour Diane de Poitiers, dont on y voit encore les chiffres, & maintenant possédée par M. D...n, fermier-général. On s'amusa beaucoup dans ce beau lieu; on y faisoit très-bonne chère; j'y devins gras comme un moine. On y fit beaucoup de musique. J'y

composai plusieurs trios à chanter, pleins d'une assez forte harmonie, & dont je reparlerai peut-être dans mon supplément, si jamais j'en fais un. On y joua la comédie; j'y en fis, en quinze jours, une en trois actes, intitulée : *l'Engagement téméraire*, qu'on trouvera parmi mes papiers, & qui n'a d'autre mérite que beaucoup de gaieté. J'y composai d'autres petits ouvrages, entr'autres une pièce en vers, intitulée : *l'Allée de Sylvie*, du nom d'une allée du parc qui bordoit le Cher, & cela se fit sans discontinuer mon travail sur la chymie & celui que je faisois auprès de Mde. D . . . n.

Tandis que j'engraissois à Chenonceaux, ma pauvre Thérèse engraissoit à Paris d'une autre manière, & quand j'y revins, je trouvai l'ouvrage que j'avois mis sur le

métier plus avancé que je ne l'avois cru. Cela m'eût jeté, vu ma situation, dans un embarras extrême, si des camarades de table ne m'eussent fourni la seule ressource qui pouvoit m'en tirer. C'est un de ces récits essentiels que je ne puis faire avec trop de simplicité, parce qu'il faudroit, en les commentant, m'excuser ou me charger, & que je ne dois faire ici ni l'un ni l'autre.

Durant le séjour d'Altuna à Paris, au lieu d'aller manger chez un traiteur, nous mangions ordinairement lui & moi à notre voisinage, presque vis-à-vis le cul-de-fac de l'opéra, chez Mde. la Selle, femme d'un tailleur, qui donnoit assez mal à manger, mais dont la table ne laissoit pas d'être recherchée, à cause de la bonne & sûre compagnie qui s'y trouvoit; car on n'y recevoit aucun inconnu, & il fal-

loit être introduit par quelqu'un de ceux qui y mangeoient d'ordinaire. Le commandeur de G..... e, vieux débauché, plein de politesse & d'esprit, mais ordurier, y logeoit, & y attiroit une folle & brillante jeunesse en officiers aux gardes & mousquetaires. Le commandeur de N..... t, chevalier de toutes les filles de l'opéra, y apportoit journellement toutes les nouvelles de ce tripot. MM. du Pleffis lieutenant colonel retiré, bon & sage vieillard & Ancelet, (\*) officier des mousquetaires, y maintenoient un

---

(\*) Ce fut à ce M. Ancelet que je donnai une petite comédie de ma façon, intitulé les *Prisonniers de Guerre*, que j'avois faite après les désastres des François en Bavière & en Bohême, & que je n'osai jamais avouer ni montrer, & cela par la singulière raison que jamais le Roi, ni la France, ni les François ne furent peut-être mieux loués ni de meilleur cœur que dans cette pièce, & que, Républicain & frondeur en titre, je

certain ordre parmi ces jeunes gens. Il y venoit aussi des commerçans, des financiers, des vivriers, mais polis, honnêtes & de ceux qu'on distinguoit dans leur métier. M. de Belle, M. de Forcade & d'autres dont j'ai oublié les noms. Enfin l'on y voyoit des gens de mise de tous les états, excepté des abbés & des gens de robe que je n'y ai jamais vus, & c'étoit une convention de n'y en point introduire. Cette table assez nombreuse étoit très-gaie sans être bruyante, & l'on y polifonnoit beaucoup sans grossièreté. Le vieux commandeur

---

n'osois m'avouer panégyriste d'une nation dont toutes les maximes étoient contraires aux miennes. Plus navré des malheurs de la France que les François mêmes, j'avois peur qu'on ne taxât de flatterie & de lâcheté, les marques d'un sincère attachement dont j'ai dit l'époque & la cause dans ma première partie, & que j'étois honteux de montrer.

avec tous les contes gras, quant à la substance, ne perdoit jamais sa politesse de la vieille cour, & jamais un mot de gueule ne sortoit de sa bouche, qu'il ne fût si plaisant que des femmes l'auroient pardonné. Son ton servoit de règle à toute la table : tous ces jeunes gens contoient leurs aventures galantes avec autant de licence que de grâce, & les contes de filles manquoient d'autant moins, que le magasin étoit à la porte : car l'allée par où l'on alloit chez Mde. la Selle étoit la même où donnoit la boutique de la Duchapt, célèbre marchande de modes, qui avoit alors de très-jolies filles, avec lesquelles nos Messieurs alloient causer avant ou après dîner. Je m'y serois amusé comme les autres, si j'eusse été plus hardi. Il ne falloit qu'entrer comme eux ; je n'osai jamais. Quant à Mde.

la Selle, je continuai d'y aller manger assez souvent après le départ d'Altuna. J'y apprenois des foules d'anecdotes très-amufantes, & j'y pris aussi peu-à-peu, non grâces au ciel jamais les mœurs, mais les maximes que j'y vis établies. D'honnêtes personnes mises à mal, des maris trompés, des femmes séduites, des accouchemens clandestins, étoient là les textes les plus ordinaires, & celui qui peuploit le mieux les Enfans-trouvés étoit toujours le plus applaudi. Cela me gagna; je formai ma façon de penser sur celle que je voyois en règne chez des gens très-aimables, & dans le fond très-honnêtes gens, & je me dis: puisque c'est l'usage du pays, quand on y vit on peut le suivre; voilà l'expédient que je cherchois. Je m'y déterminai gaillardement, sans le moindre scrupule,

pule, & le seul que j'eus à vaincre, fut celui de Thérèse à qui j'eus toutes les peines du monde de faire adopter cet unique moyen de sauver son honneur. Sa mère qui de plus craignoit un nouvel embarras de marmaille, étant venue à mon secours, elle se laissa vaincre. On choisit une sage-femme prudente & sûre, appelée Mlle. Gouin, qui demouroit à la pointe St. Eustache, pour lui confier ce dépôt, & quand le temps fut venu, Thérèse fut menée par sa mère chez la Gouin pour y faire ses couches. J'allai l'y voir plusieurs fois, & je lui portai un chiffre que j'avois fait à double, sur deux cartes, dont une fut mise dans les langes de l'enfant, & il fut déposé par la sage-femme au bureau des Enfans-trouvés dans la forme ordinaire. L'année suivante même inconvenient & même expé-

dient, au chiffre près qui fut négligé. Pas plus de réflexion de ma part, pas plus d'approbation de celle de la mère; elle obéit en gémissant. On verra successivement toutes les vicissitudes que cette fatale conduite a produites dans ma façon de penser ainsi que dans ma destinée. Quant à présent tenons-nous à cette première époque. Ses suites aussi cruelles qu'imprévues, ne me forceront que trop d'y revenir.

Je marque ici celle de ma première connoissance avec Mde. D'.....y, dont le nom reviendra souvent dans ces mémoires. Elle s'appeloit Mlle. des C.....s, & venoit d'épouser M. D'.....y, fils de M. de L.....e de B.....e, fermier-général. Son mari étoit musicien, ainsi que M. de F.....l. Elle étoit musicienne aussi, & la

passion de cet art mit entre ces trois personnes une grande intimité. M. de F.....l m'introduisit chez Mde. D'.....y; j'y soupois quelquefois avec lui. Elle étoit aimable, avoit de l'esprit, des talens, c'étoit assurément une bonne connoissance à faire. Mais elle avoit une amie, appelée Mlle. d'E...e, qui passoit pour méchante, & qui vivoit avec le chevalier de V...y, qui ne passoit pas pour bon. Je crois que le commerce de ces deux personnes fit tort à Mde. D'.....y, à qui la nature avoit donné, avec un tempérament très-exigeant, des qualités excellentes pour en régler ou racheter les écarts. M. de F.....l lui communiqua une partie de l'amitié qu'il avoit pour moi, & m'avoua ses liaisons avec elle, dont, par cette raison, je ne parlerois pas ici, si elles ne fussent devenues

publiques, au point de n'être pas même cachées à M. D'....y. M. de F..... me fit même sur cette dame des confidences bien singulières, qu'elle ne m'a jamais faites elle-même, & dont elle ne m'a jamais cru instruit; car je n'en ouvrirai ni n'en ouvrirai de ma vie la bouche, ni à elle, ni à qui que ce soit. Toute cette confiance de part & d'autre rendoit ma situation très-embarrassante, surtout avec Mde. de F..... l, qui me connoissoit assez pour ne pas se défier de moi, quoiqu'en liaison avec sa rivale. Je consolais de mon mieux cette pauvre femme, à qui son mari ne rendoit assurément pas l'amour qu'elle avoit pour lui. J'écoutois séparément ces trois personnes; je gardois leurs secrets avec la plus grande fidélité, sans qu'aucune des trois m'en arrachât jamais aucun de ceux

des deux autres, & sans dissimuler à chacune des deux femmes mon attachement pour sa rivale. Mde. de F..... l qui vouloit se servir de moi pour bien des choses, effuya des refus formels, & Mde. D'....y m'ayant voulu charger une fois d'une lettre pour M. de F..... l, non-seulement en reçut un pareil, mais encore une déclaration très-nette que si elle vouloit me chasser pour jamais de chez elle, elle n'avoit qu'à me faire une seconde fois pareille proposition.

Il faut rendre justice à Mde. D'....y. Loin que ce procédé parût lui déplaire, elle en parla à M. de F..... l avec éloge, & ne m'en reçut pas moins bien. C'est ainsi que dans des relations orageuses entre trois personnes que j'avois à ménager, dont je dépendois en quelque sorte, & pour qui j'avois de l'atta-

chement, je conservai jusqu'à la fin leur amitié, leur estime, leur confiance, en me conduisant avec douceur & complaisance, mais toujours avec droiture & fermeté. Malgré ma bêtise & ma gaucherie Mde. D'.....y voulut me mettre des amusemens de la Chevrette, château près de St. Denis, appartenant à M. de B.....e. Il y avoit un théâtre où l'on jouoit souvent des pièces. On me chargea d'un rôle que j'étudiai six mois sans relâche, & qu'il fallut me souffler d'un bout à l'autre à la représentation. Après cette épreuve on ne me proposa plus de rôle.

En faisant la connoissance de Mde. D'.....y, je fis aussi celle de sa belle-sœur Mlle. de B.....e qui devint bientôt comtesse de H.....t. La première fois que je la vis elle étoit à la veille de son mariage; elle me

causa long-temps avec cette familiarité charmante qui lui est naturelle. Je la trouvai très-aimable, mais j'étois bien éloigné de prévoir que cette jeune personne feroit un jour le destin de ma vie, & m'entraîneroit, quoique bien innocemment, dans l'abîme où je suis aujourd'hui.

Quoique je n'aye pas parlé de Diderot depuis mon retour de Venise, non plus que de mon ami M. Roguin, je n'avois pourtant négligé ni l'un ni l'autre, & je m'étois surtout lié de jour en jour plus intimement avec le premier. Il avoit une Nannette, ainsi que j'avois une Thérèse; c'étoit entre nous une conformité de plus. Mais la différence étoit que ma Thérèse, aussi bien de figure que sa Nannette, avoit une humeur douce & un caractère aimable, fait pour attacher

un honnête homme, au lieu que la sienne, pigrièche & harangère, ne montrait rien aux yeux des autres qui pût racheter la mauvaise éducation. Il l'épousa toutefois : ce fut fort bien fait, s'il l'avoit promis. Pour moi qui n'avois rien promis de semblable, je ne me pressai pas de l'imiter.

Je m'étois aussi lié avec l'abbé de Condillac, qui n'étoit rien, non plus que moi, dans la littérature, mais qui étoit fait pour devenir ce qu'il est aujourd'hui. Je suis le premier, peut-être, qui ait vu sa portée & qui l'ait estimé ce qu'il valoit. Il paroissoit aussi se plaire avec moi, & tandis qu'enfermé dans ma chambre, rue Jean St. Denis près l'opéra, je faisois mon acte d'Héfiode, il venoit quelquefois dîner avec moi tête-à-tête en pic-nic. Il travailloit alors à l'essai sur l'ori-

gine des connoissances humaines, qui est son premier ouvrage. Quand il fut achevé, l'embarras fut de trouver un libraire qui voulût s'en charger. Les libraires de Paris sont durs pour tout homme qui commence, & la métaphysique, alors très-peu à la mode, n'offroit pas un sujet bien attrayant. Je parlai à Diderot de Condillac & de son ouvrage ; je leur fis faire connoissance. Ils étoient faits pour se convenir ; ils se convinrent. Diderot engagea le libraire Durand à prendre le manuscrit de l'abbé, & ce grand métaphysicien eut de son premier livre, & presque par grâce, cent écus qu'il n'auroit peut-être pas trouvés sans moi. Comme nous demeurions dans des quartiers fort éloignés les uns des autres, nous nous rassemblions tous trois une fois la semaine au Palais-royal, & nous

allions dîner ensemble à l'hôtel du Panier-fleuri. Il falloit que ces petits dînés hebdomadaires plussent extrêmement à Diderot; car lui, qui manquoit presque à tous les rendez-vous, ne manqua jamais aucun de ceux-là. Je formai-là le projet d'une feuille périodique, intitulée *le Persifflueur*, que nous devions faire alternativement, Diderot & moi. J'en esquiffai la première feuille, & cela me fit faire connoissance avec d'Alembert, à qui Diderot en avoit parlé. Des événemens imprévus nous barrèrent, & ce projet en demeura-là.

Ces deux auteurs venoient d'entreprendre le *Dictionnaire Encyclopédique*, qui ne devoit d'abord être qu'une espèce de traduction de *Chambers*, semblable à-peu-près à celle du Dictionnaire de médecine de James, que Diderot venoit d'a-

chever. Celui-ci voulut me faire entrer pour quelque chose dans cette seconde entreprise, & me proposa la partie de la musique que j'acceptai, & que j'exécutai très à la hâte & très-mal, dans les trois mois qu'il m'avoit donnés comme à tous les auteurs qui devoient concourir à cette entreprise. Mais je fus le seul qui fut prêt au terme prescrit. Je lui remis mon manuscrit que j'avois fait mettre au net par un laquais de M. de F.....l, appelé Dupont, qui écrivoit très-bien, & à qui je payai dix écus, tirés de ma poche, qui ne m'ont jamais été remboursés. Diderot m'avoit promis de la part des libraires une rétribution dont il ne m'a jamais reparlé, ni moi à lui.

Cette entreprise de l'Encyclopédie fut interrompue par sa détention. Les *Pensées philosophiques* lui

avoient attiré quelques chagrins qui n'eurent point de fuite. Il n'en fut pas de même de la *Lettre sur les aveugles*, qui n'avoit rien de reprehensible que quelques traits personnels dont Mde. du Pré de St. Maur & M. de Réaumur furent choqués, & pour lesquels il fut mis au donjon de Vincennes. Rien ne peindra jamais les angoisses que me fit sentir le malheur de mon ami. Ma funeste imagination, qui porte toujours le mal au pis, s'effaroucha. Je le crus là pour le reste de sa vie. La tête faillit à m'en tourner. J'écrivis à Mde. de P.....r pour la conjurer de le faire relâcher, ou d'obtenir qu'on m'enfermât avec lui. Je n'eus aucune réponse à ma lettre : elle étoit trop peu raisonnable pour être efficace, & je ne me flatte pas qu'elle ait contribué aux adoucissmens qu'on

mit quelque temps après à la captivité du pauvre Diderot. Mais si elle eut duré quelque temps encore avec la même rigueur, je crois que je serois mort de désespoir aux pieds de ce malheureux donjon. Au reste, si ma lettre a produit peu d'effet, je ne m'en suis pas, non plus, beaucoup fait valoir; car je n'en parlai qu'à très-peu de gens, & jamais à Diderot lui-même.

*Fin du septième Livre.*

---

---

LES  
**CONFESSIONS**

DE

*J. J. ROUSSEAU.*

---

---

*LIVRE HUITIÈME.*

---

---

J'AI dû faire une pause à la fin du précédent livre. Avec celui-ci commence dans sa première origine la longue chaîne de mes malheurs.

Ayant vécu dans deux des plus brillantes maisons de Paris, je n'avois pas laissé, malgré mon peu d'entregent, d'y faire quelques connoissances. J'avois fait entr'autres chez Mde. D...n celle du jeune prince héréditaire de Saxe-Gotha, & du baron de Thun son gouverneur. J'avois fait chez M. de la

LIVRE VIII. 223

P.....e celle de M. Seguy, ami du baron de Thun, & connu dans le monde littéraire par sa belle édition de Rousseau. Le baron nous invita, M. Seguy & moi, d'aller passer un jour ou deux à Fontenai sous bois, où le prince avoit une maison. Nous y fûmes. En passant devant Vincennes, je sentis à la vue du donjon un déchirement de cœur dont le baron remarqua l'effet sur mon visage. A souper le prince parla de la détention de Diderot. Le baron, pour me faire parler, accusa le prisonnier d'imprudence : j'en mis dans la manière impétueuse dont je le défendis. L'on pardonna cet excès de zèle à celui qu'inspire un ami malheureux, & l'on parla d'autre chose. Il y avoit là deux allemands attachés au prince. L'un, appelé M. Klupffel, homme de beaucoup d'es-

prit, étoit son chapelain, & ensuite son gouverneur, après avoir supplanté le baron. L'autre étoit un jeune homme, appelé M. G...., qui lui servoit de lecteur en attendant qu'il trouvât quelque place, & dont l'équipage très-mince annonçoit le pressant besoin de la trouver. Dès ce même soir Klupffel & moi commençâmes une liaison qui bientôt devint amitié. Celle avec le Sr. G.... n'alla pas tout-à-fait si vite; il ne se mettoit guère en avant, bien éloigné de ce ton avantageux que la prospérité lui donna dans la fuite. Le lendemain à dîner, l'on parla de musique; il en parla bien. Je fus transporté d'aïse en apprenant qu'il accompagnoit du clavecin. Après le dîner, on fit apporter de la musique. Nous musicâmes tout le jour au clavecin du prince, & ainsi commença cette amitié qui  
d'abord

d'abord me fut si douce, enfin si funeste, & dont j'aurai tant à parler désormais.

En revenant à Paris, j'y appris l'agréable nouvelle que Diderot étoit sorti du donjon, & qu'on lui avoit donné le château & le parc de Vincennes pour prison, sur sa parole, avec permission de voir ses amis. Qu'il me fut dur de n'y pouvoir courir à l'instant même! mais retenu deux ou trois jours chez Mde. D... n par des soins indispensables, après trois ou quatre siècles d'impatience, je volai dans les bras de mon ami. Moment inexprimable! Il n'étoit pas seul; d'Alembert & le trésorier de la Sainte-Chapelle étoient avec lui. En entrant je ne vis que lui, je ne fis qu'un saut, qu'un cri, je collai mon visage sur le sien, je le ferrai étroitement sans lui parler autrement

que par mes pleurs & par mes sanglots ; j'étouffois de tendresse & de joie. Son premier mouvement, forti de mes bras , fut de se tourner vers l'ecclésiastique, & de lui dire : vous voyez, Monsieur, comment m'aiment mes amis.

Tout entier à mon émotion, je ne réfléchis pas alors à cette manière d'en tirer avantage. Mais en y pensant quelquefois depuis ce temps-là, j'ai toujours jugé qu'à la place de Diderot, ce n'eût pas été là la première idée qui me seroit venue.

Je le trouvai très-affecté de sa prison. Le donjon lui avoit fait une impression terrible, & quoi-qu'il fût fort agréablement au château, & maître de ses promenades dans un parc qui n'est pas même fermé de murs, il avoit besoin de la société de ses amis pour ne pas

se livrer à son humeur noire. Comme j'étois assurément celui qui compatissoit le plus à sa peine, je crus être aussi celui dont la vue lui seroit la plus consolante, & tous les deux jours au plus tard, malgré des occupations très-exigeantes, j'allois, soit seul, soit avec sa femme, passer avec lui les après-midi.

Cette année 1749, l'été fut d'une chaleur excessive. On compte deux lieues de Paris à Vincennes. Peu en état de payer des fiacres, à deux heures après midi j'allois à pied quand j'étois seul, & j'allois vite pour arriver plutôt. Les arbres de la route toujours élagués, à la mode du pays, ne donnoient presque aucune ombre, & souvent rendu de chaleur & de fatigue, je m'étendois par terre, n'en pouvant plus. Je m'avivai, pour modérer mon pas, de

prendre quelque livre. Je pris un jour le mercure de France, & tout en marchant & le parcourant, je tombai sur cette question proposée par l'académie de Dijon pour le prix de l'année suivante : *Si le progrès des sciences & des arts a contribué à corrompre ou à épurer les mœurs ?*

A l'instant de cette lecture, je vis un autre univers, & je devins un autre homme. Quoique j'aie un souvenir vif de l'impression que j'en reçus, les détails m'en sont échappés depuis que je les ai déposés dans une de mes quatre lettres à M. de Malesherbes. C'est une des singularités de ma mémoire qui mérite d'être dite. Quand elle me sert, ce n'est qu'autant que je me suis reposé sur elle, fitôt que j'en confie le dépôt au papier, elle m'abandonne, & dès qu'une fois j'ai écrit

une chose je ne m'en souviens plus du tout. Cette singularité me suit jusques dans la musique. Avant de l'apprendre, je savois par cœur des multitudes de chansons : fitôt que j'ai su chanter des airs notés, je n'en n'ai pu retenir aucun, & je doute que de ceux que j'ai le plus aimés, j'en puisse aujourd'hui redire un seul tout entier.

Ce que je me rappelle bien distinctement dans cette occasion, c'est qu'arrivant à Vincennes, j'étois dans une agitation qui tenoit du délire. Diderot l'apperçut ; je lui en dis la cause, & je lui lus la proposition de Fabricius, écrite en crayon sous un chêne. Il m'exhorta de donner l'essor à mes idées, & de concourir au prix. Je le fis, & dès cet instant je fus perdu. Tout le reste de ma vie & de mes mal-

heurs fut l'effet inévitable de cet instant d'égarement.

Mes sentimens se monterent avec la plus inconcevable rapidité au ton de mes idées. Toutes mes petites passions furent étouffées par l'enthousiasme de la vérité, de la liberté, de la vertu, & ce qu'il y a de plus étonnant, est que cette effervescence se soutint dans mon cœur durant plus de quatre ou cinq ans, à un aussi haut degré peut-être qu'elle ait jamais été dans le cœur d'aucun autre homme. Je travaillai ce discours d'une façon bien singulière, & que j'ai presque toujours suivie dans mes autres ouvrages. Je lui consacrais les insomnies de mes nuits. Je méditois dans mon lit à yeux fermés, & je tournois & retournois mes périodes dans ma tête avec des peines incroyables; puis quand j'étois par-

venu à en être content, je les déposois dans ma mémoire jusqu'à ce que je pusse les mettre sur le papier: mais le temps de me lever & de m'habiller me faisoit tout perdre, & quand je m'étois mis à mon papier, il ne me venoit presque plus rien de ce que j'avois composé. Je m'avisai de prendre pour secrétaire, Mde. le Vasseur. Je l'avois logée avec sa fille & son mari plus près de moi, & c'étoit elle qui, pour m'épargner un domestique, venoit tous les matins allumer mon feu & faire mon petit service. A son arrivée je lui dictois de mon lit mon travail de la nuit, & cette pratique, que j'ai long-temps suivie, m'a sauvé bien des oublis.

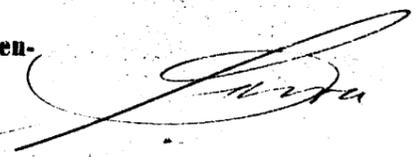
Quand ce discours fut fait je le montrai à Diderot, qui en fut content, & m'indiqua quelques cor-

& Budenberg.

Magdeburg und Manchester.

Dampfessel - Armaturen -

BRIEF.

A handwritten signature in cursive script, possibly reading 'L. P. ...', is written over the printed text.

ausfangen  
Lathyrus  
" Olden

rections. Cependant cet ouvrage plein de chaleur & de force, manque absolument de logique & d'ordre; de tous ceux qui sont sortis de ma plume c'est le plus foible de raisonnement, & le plus pauvre de nombre & d'harmonie; mais avec quelque talent qu'on puisse être né, l'art d'écrire ne s'apprend pas tout-d'un-coup.

Je fis partir cette pièce sans en parler à personne autre, si ce n'est, je pense à G...., avec lequel depuis son entrée chez le comte de F..... je commençois à vivre dans la plus grande intimité. Il avoit un clavecin qui nous servoit de point de réunion, & autour duquel je passois avec lui tous les momens que j'avois de libres, à chanter des airs italiens & des barcarolles sans trêve & sans relâche du matin au soir, ou plutôt du

soir au matin, & fitôt qu'on ne me trouvoit pas chez Mde. D...n, on étoit sûr de me trouver chez M. G...., ou du moins avec lui, soit à la promenade, soit au spectacle. Je cessai d'aller à la comédie italienne où j'avois mes entrées, mais qu'il n'aimoit pas, pour aller avec lui, en payant, à la comédie françoise dont il étoit passionné. Enfin un attrait si puissant me lioit à ce jeune homme, & j'en devins tellement inséparable que la pauvre tante elle-même en étoit négligée, c'est-à-dire, que je la voyois moins; car jamais un moment de ma vie mon attachement pour elle ne s'est affoibli.

Cette impossibilité de partager à mes inclinations le peu de temps que j'avois de libre, renouvela plus vivement que jamais le désir que j'avois depuis long-temps de ne

faire qu'un ménage avec Thérèse : mais l'embarras de sa nombreuse famille, & surtout le défaut d'argent pour acheter des meubles, m'avoit jusqu'alors retenu. L'occasion de faire un effort se présenta, & j'en profitai. M. de F..... & Mde. D... n sentant bien que huit à neuf cent francs par an ne pouvoient me suffire, portèrent de leur propre mouvement mon honoraire annuel jusqu'à cinquante louis, & de plus, Mde. D... n apprenant que je cherchois à me mettre dans mes meubles, m'aida de quelques secours pour cela ; avec les meubles qu'avoit déjà Thérèse nous mêmes tout en commun, & ayant loué un petit appartement à l'hôtel de Languedoc, rue de Grenelle St. Honoré, chez de très-bonnes gens, nous nous y arrangeâmes comme nous pûmes, & nous y

avons demeuré paisiblement & agréablement pendant sept ans, jusqu'à mon délogement pour l'Hermitage.

Le père de Thérèse étoit un vieux bon homme, très-doux, qui craignoit extrêmement sa femme, & qui lui avoit donné pour cela le surnom de lieutenant criminel, que G.... par plaisanterie transporta dans la suite à la fille. Mde. le Vasseur ne manquoit pas d'esprit, c'est-à-dire d'adresse, elle se piquoit même de politesse & d'airs du grand monde ; mais elle avoit un patelinage mystérieux qui m'étoit insupportable, donnant d'assez mauvais conseils à sa fille, cherchant à la rendre dissimulée avec moi, & cajolant séparément mes amis aux dépens les uns des autres & aux miens : du reste assez bonne mère, parce qu'elle trouvoit son compte

à l'être, & couvrant les fautes de sa fille, parce qu'elle en profitoit. Cette femme, que je comblois d'attentions, de soins, de petits cadeaux, & dont j'avois extrêmement à cœur de me faire aimer, étoit, par l'impossibilité que j'éprouvois d'y parvenir, la seule cause de peine que j'eusse dans mon petit ménage; & du reste, je puis dire avoir goûté durant ces six ou sept ans le plus parfait bonheur domestique que la foiblesse humaine puisse porter. Le cœur de ma Thérèse étoit celui d'un ange: notre attachement croissoit avec notre intimité, & nous sentions davantage de jour en jour combien nous étions faits l'un pour l'autre. Si nos plaisirs pouvoient se décrire, ils feroient rire par leur simplicité. Nos promenades tête-à-tête hors de la ville où je dépensois magnifiquement huit

ou dix sols à quelque guinguette. Nos petits soupés à la croisée de ma fenêtre, assis en vis-à-vis sur deux petites chaises, posées sur une malle qui tenoit la largeur de l'embrasure. Dans cette situation la fenêtre nous servoit de table, nous respirions l'air, nous pouvions voir les environs, les passans, &, quoi qu'au quatrième étage, plonger dans la rue tout en mangeant.

Qui décrira, qui sentira les charmes de ces repas, composés pour tout mets, d'un quartier de gros pain, de quelques cerises, d'un petit morceau de fromage, & d'un demi-septier de vin que nous buvions à nous deux? Amitié, confiance, intimité, douceur d'ame, que vos assaisonnemens font délicieux! Quelquefois nous restions-là jusqu'à minuit sans y songer, & sans

nous douter de l'heure, si la vieille maman ne nous en eût avertis. Mais laissons ces détails qui paroîtront insipides ou risibles : je l'ai toujours dit & senti, la véritable jouissance ne se décrit point.

J'en eus à-peu-près dans le même temps une plus grossière, la dernière de cette espèce que j'aie eu à me reprocher. J'ai dit que le ministre Klupffell étoit aimable ; mes liaisons avec lui n'étoient guères moins étroites qu'avec G...., & devinrent aussi familières ; ils mangeoient quelques fois chez moi. Ces repas, un peu plus que simples, étoient égayés par les fines & folles polissonneries de Klupffell & par les plaisans germanismes de G...., qui n'étoit pas encore devenu puriste.

La sensualité ne présidoit pas à nos petites orgies, mais la joie y

suppléoit, & nous nous trouvions si bien ensemble, que nous ne pouvions plus nous quitter. Klupffell avoit mis dans ses meubles une petite fille qui ne laissoit pas d'être à tout le monde, parce qu'il ne pouvoit l'entretenir à lui seul. Un soir, en entrant au café, nous le trouvâmes qui en sortoit pour aller souper avec elle. Nous le raillâmes ; il s'en vengea galamment en nous mettant du même souper, & puis nous raillant à son tour. Cette pauvre créature me parut d'un assez bon naturel, très-douce, & peu faite à son métier, auquel une sorcière, qu'elle avoit avec elle, la styloit de son mieux. Les propos & le vin nous égayèrent au point que nous nous oubliâmes. Le bon Klupffell ne voulut pas faire ses honneurs à demi, & nous passâmes tous trois successivement dans la cham-

bre voisine avec la pauvre petite, qui ne savoit si elle devoit rire ou pleurer. G.... a toujours affirmé qu'il ne l'avoit pas touchée : c'étoit donc pour s'amuser à nous impatienter qu'il resta si long-temps avec elle ; & s'il s'en abstint, il est peu probable que ce fut par scrupule , puisqu'avant d'entrer chez le comte de F..... il logeoit chez des filles au même quartier St. Roch.

Je sortis de la rue des Moineaux, où logeoit cette fille, aussi honteux que St. Preux sortit de la maison où on l'avoit enivré, & je me rappelai bien mon histoire en écrivant la sienne. Thérèse s'aperçut à quelque signe & surtout à mon air confus, que j'avois quelque reproche à me faire ; j'en allégeai le poids par ma franche & prompte confession. Je fis bien, car dès le  
lendemain

lendemain G.... vint en triomphe lui raconter mon forfait en l'aggravant, & depuis lors il n'a jamais manqué de lui en rappeler malignement le souvenir ; en cela d'autant plus coupable, que l'ayant mis librement & volontairement dans ma confiance, j'avois droit d'attendre de lui qu'il ne m'en feroit pas repentir. Jamais je ne sentis mieux qu'en cette occasion la bonté de cœur de ma Thérèse : car elle fut plus choquée du procédé de G.... qu'offensée de mon infidélité, & je n'essuyai de sa part que des reproches touchans & tendres dans lesquels je n'apperçus jamais la moindre trace de dépit.

La simplicité d'esprit de cette excellente fille égaloit sa bonté de cœur, c'est tout dire ; mais un exemple qui se présente mérite pourtant d'être ajouté. Je lui avois

dit que Klupffell étoit ministre & chapelain du prince de Saxe-Gotha. Un ministre étoit pour elle un homme si singulier, que, confondant comiquement les idées les plus disparates, elle s'avisa de prendre Klupffell pour le pape; je la crus folle la première fois qu'elle me dit, comme je rentrois, que le pape m'étoit venu voir. Je la fis expliquer, & je n'eus rien de plus pressé que d'aller conter cette histoire à G... & à Klupffell, à qui le nom de pape en resta parmi nous. Nous donnâmes à la fille de la rue des Moineaux, le nom de Papesse Jeanne. C'étoient des rires inextinguibles; nous étouffions. Ceux qui dans une lettre qu'il leur a plû de m'attribuer, m'ont fait dire que je n'avois ri que deux fois en ma vie, ne m'ont pas connu dans ce temps-là ni dans ma jeunesse: car assu-

rément cette idée n'auroit jamais pu leur venir.

L'année suivante 1750, comme je ne songeois plus à mon discours, j'appris qu'il avoit remporté le prix à Dijon. Cette nouvelle réveilla toutes les idées qui me l'avoient dicté, les anima d'une nouvelle force & acheva de mettre en fermentation dans mon cœur ce premier levain d'héroïsme & de vertu, que mon père & ma patrie & Plutarque y avoient mis dans mon enfance. Je ne trouvai plus rien de grand & de beau que d'être libre & vertueux, au-dessus de la fortune & de l'opinion, & de se suffire à soi-même. Quoique la mauvaise honte & la crainte des sifflets m'empêchassent de me conduire d'abord sur ces principes, & de rompre brusquement en visière aux maximes de mon siècle, j'en eus dès

lors la volonté décidée, & je ne tardai à l'exécuter qu'autant de temps qu'il en falloit aux contradictions pour l'irriter & la rendre triomphante.

Tandis que je philosophois sur les devoirs de l'homme, un événement vint me faire mieux réfléchir sur les miens. Thérèse devint grosse pour la troisième fois. Trop sincère avec moi, trop fier en dedans pour vouloir démentir mes principes par mes œuvres, je m'emis à examiner la destination de mes enfans, & mes liaisons avec leur mère sur les lois de la nature, de la justice & de la raison, & sur celles de cette religion pure, sainte, éternelle comme son auteur, que les hommes ont souillée en feignant de vouloir la purifier, & dont ils n'ont plus fait par leurs formules qu'une religion de mots, vu qu'il

en coûte peu de prescrire l'impossible, quand on se dispense de le pratiquer.

Si je me trompai dans mes résultats, rien n'est plus étonnant que la sécurité d'ame avec laquelle je m'y livrai. Si j'étois de ces hommes mal nés, sourds à la douce voix de la nature, au-dedans desquels aucun vrai sentiment de justice & d'humanité ne germa jamais, cet endurcissement seroit tout simple. Mais cette chaleur de cœur, cette sensibilité si vive, cette facilité à former des attachemens; cette force avec laquelle ils me subjuguent; ces déchiremens cruels quand il les faut rompre; cette bienveillance innée pour mes semblables; cet amour ardent du grand, du vrai, du beau, du juste; cette horreur du mal en tout genre; cette impossibilité de haïr, de nuire &

même de le vouloir; cet attendrissement, cette vive & douce émotion que je sens à l'aspect de tout ce qui est vertueux, généreux, aimable: tout cela peut-il jamais s'accorder dans la même ame avec la dépravation qui fait fouler aux pieds sans scrupule le plus doux des devoirs? Non, je le sens, & le dis hautement; cela n'est pas possible. Jamais un seul instant de sa vie J.J. n'a pu être un homme sans sentiment, sans entrailles, un père dénaturé. J'ai pu me tromper, mais non m'endurcir. Si je disois mes raisons, j'en dirois trop. Puisqu'elles ont pu me séduire, elles en séduiroient bien d'autres: je ne veux pas exposer les jeunes gens qui pourroient me lire à se laisser abuser par la même erreur. Je me contenterai de dire qu'elle fut telle, qu'en livrant mes enfans à l'édu-

cation publique, faute de pouvoir les élever moi-même; en les destinant à devenir ouvriers & payfans, plutôt qu'aventuriers & coureurs de fortunes, je crus faire un acte de citoyen & de père; & je me regardai comme un membre de la république de Platon. Plus d'une fois depuis lors, les regrets de mon cœur m'ont appris que je m'étois trompé, mais loin que ma raison m'ait donné le même avertissement, j'ai souvent béni le ciel de les avoir garanti par-là du sort de leur père, & de celui qui les menaçoit quand j'aurois été forcé de les abandonner. Si je les avois laissés à Mde. D'....y ou à Mde. de L.....g, qui, soit par amitié, soit par générosité, soit par quelque autre motif, ont voulu s'en charger dans la suite, auroient-ils été plus heureux, auroient-ils été élevés du moins en honnêtes

gens ? Je l'ignore ; mais je suis sûr qu'on les auroit portés à haïr , peut-être à trahir leurs parens : il vaut mieux cent fois qu'ils ne les ayent point connus.

Mon troisieme enfant fut donc mis aux Enfants-trouvés , ainsi que les premiers , & il en fut de même des deux suivans ; car j'en ai eu cinq en tout. Cet arrangement me parut si bon , si sensé , si légitime , que si je ne m'en vantai pas ouvertement , ce fut uniquement par égard pour la mère , mais je le dis à tous ceux à qui j'avois déclaré nos liaisons ; je le dis à Diderot , à G.... , je l'appris dans la suite à Mde. D'.....y , & dans la suite encore à Mde. de L.....g , & cela librement , franchement , sans aucune espèce de nécessité , & pouvant aisément le cacher à tout le monde ; car la Gouin étoit une honnête femme ,

très-discrète & sur laquelle je comptois parfaitement. Le seul de mes amis à qui j'eus quelque intérêt de m'ouvrir , fut le médecin Thyerri , qui soigna ma pauvre tante dans une de ses couches où elle se trouva fort mal. En un mot , je ne mis aucun mystère à ma conduite , non-seulement parce que je n'ai jamais rien su cacher à mes amis , mais parce qu'en effet je n'y voyois aucun mal. Tout pesé , je choisiss pour mes enfans le mieux , ou ce que je crus l'être. J'aurois voulu , je voudrois encore avoir été élevé & nourri comme ils l'ont été.

Tandis que je faisois ainsi mes confidences , Mde. le Vasseur les faisoit aussi de son côté , mais dans des vues moins défintéressées. Je les avois introduites , elle & sa fille , chez Mde. D...n , qui , par amitié pour moi , avoit mille bontés pour

elles. La mère la mit dans le secret de sa fille. Mde. D...n, qui est bonne & généreuse, & à qui elle ne disoit pas combien, malgré la modicité de mes ressources, j'étois attentif à pourvoir à tout, y pourvoyoit de son côté avec une libéralité, que par l'ordre de la mère, la fille m'a toujours cachée durant mon séjour à Paris, & dont elle ne me fit l'aveu qu'à l'Hermitage, à la suite de plusieurs autres épanchemens de cœur. J'ignorois que Mde. D...n, qui ne m'en a jamais fait le moindre semblant, fut si bien instruite : j'ignore encore si Mde. de C.....x sa bru le fut aussi : mais Mde. de F.....l sa belle-fille le fut, & ne put s'en taire. Elle m'en parla l'année suivante, lorsque j'avois déjà quitté leur maison. Cela m'engagea à lui écrire à ce sujet une lettre qu'on trouvera dans mes recueils, & dans

laquelle j'expose celles de mes raisons que je pouvois dire sans compromettre Mde. le Vasseur & sa famille ; car les plus déterminantes venoient de-là, & je les tus.

Je suis sûr de la discrétion de Mde. D...n & de l'amitié de Mde. de C.....x ; je l'étois de celle de Mde. de F.....l, qui, d'ailleurs, mourut long-temps avant que mon secret fût ébruité. Jamais il n'a pu l'être que par les gens mêmes à qui je l'avois confié, & ne l'a été en effet qu'après ma rupture avec eux. Par ce seul fait, ils sont jugés : sans vouloir me disculper du blâme que je mérite, j'aime mieux en être chargé que de celui que mérite leur méchanceté. Ma faute est grande, mais c'est une erreur : j'ai négligé mes devoirs, mais le désir de nuire n'est pas entré dans mon cœur, & les entrailles de père ne

fauroient parler bien puissamment pour des enfans qu'on n'a jamais vus : mais trahir la confiance de l'amitié, violer le plus saint de tous les pactes, publier les secrets versés dans notre sein, déshonorer à plaisir l'ami qu'on a trompé, & qui nous respecte encore en nous quittant, ce ne sont pas là des fautes ; ce sont des bassesses d'ame & des noirceurs.

J'ai promis ma confession, non ma justification ; ainsi je m'arrête ici sur ce point. C'est à moi d'être vrai, c'est au lecteur d'être juste. Je ne lui demanderai jamais rien de plus.

Le mariage de M. de C.....x me rendit la maison de sa mère encore plus agréable par le mérite & l'esprit de la nouvelle mariée, jeune personne très-aimable, & qui parut me distinguer parmi les scribes de

M. D...n. Elle étoit fille unique de Mde. la vicomtesse de R.....t, grande amie du comte de F....., & par contre-coup de G.... qui lui étoit attaché. Ce fut pourtant moi qui l'introduisis chez sa fille ; mais leurs humeurs ne se convenant pas, cette liaison n'eut point de suite, & G...., qui dès-lors vivoit au solide, préféra la mère, femme du grand monde, à la fille, qui vouloit des amis sûrs & qui lui convinssent, sans se mêler d'aucune intrigue, ni chercher du crédit parmi les grands. Mde. D...n, ne trouvant pas dans Mde. de C.....x toute la docilité qu'elle en attendoit, lui rendit sa maison fort triste, & Mde. de C.....x, fière de son mérite, peut-être de sa naissance, aima mieux renoncer aux agrémens de la société, & rester presque seule dans son appartement que de porter

un joug pour lequel elle ne se sentoit pas faite. Cette espèce d'exil augmenta mon attachement pour elle, par cette pente naturelle qui m'attire vers les malheureux. Je lui trouvai l'esprit métaphysique & penseur, quoique par fois un peu sophistique. Sa conversation, qui n'étoit point du tout celle d'une jeune femme qui sort du couvent, étoit pour moi très-atrayante. Cependant elle n'avoit pas vingt ans. Son teint étoit d'une blancheur éblouissante; sa taille eut été grande & belle, si elle se fût mieux tenue. Ses cheveux d'un blond cendré & d'une beauté peu commune, me rappeloient ceux de ma pauvre maman dans son bel âge, & m'agitoient vivement le cœur. Mais les principes sévères que je venois de me faire, & que j'étois résolu de suivre à tout prix, me garantirent d'elle

& de ses charmes. J'ai passé, durant tout un été, trois ou quatre heures par jour tête-à-tête avec elle, à lui montrer gravement l'arithmétique, & à l'ennuyer de mes chiffres éternels, sans lui dire un seul mot galant, ni lui jeter un œillade. Cinq ou six ans plus tard, je n'aurois pas été si sage ou si fou; mais il étoit écrit que je ne devois aimer d'amour qu'une fois en ma vie, & qu'une autre qu'elle auroit les premiers & les derniers sours de mon cœur.

Depuis que je vivois chez Mde. D...n je m'étois toujours contenté de mon sort, sans marquer aucun désir de le voir améliorer. L'augmentation qu'elle avoit faite à mes honoraires, conjointement avec M. de F.....l, étoit venue uniquement de leur propre mouvement. Cette année M. de F.....l

qui me prenoit de jour en jour plus en amitié, songea à me mettre un peu plus au large & dans une situation moins précaire. Il étoit receveur-général des finances. M. Dudoyer son caissier étoit vieux, riche, & vouloit se retirer. M. de F.....l m'offrit cette place, & pour me mettre en état de la remplir, j'allai pendant quelques semaines chez M. Dudoyer prendre les instructions nécessaires. Mais, soit que j'eusse peu de talent pour cet emploi, soit que Dudoyer, qui me parut vouloir se donner un autre successeur, ne m'instruisit pas de bonne foi, j'acquis lentement & mal les connoissances dont j'avois besoin, & tout cet ordre de comptes, embrouillés à dessein, ne put jamais bien m'entrer dans la tête. Cependant, sans avoir saisi le fin du métier, je ne laissai pas d'en prendre

prendre la marche courante, assez pour pouvoir l'exercer rondement. J'en commençai même les fonctions; je tenois les registres & la caisse; je donnois & recevois de l'argent, des récépissés, & quoique j'eusse aussi peu de goût que de talent pour ce métier, la maturité des ans commençant à me rendre sage, j'étois déterminé à vaincre ma répugnance pour me livrer tout entier à mon emploi. Malheureusement, comme je commençois à me mettre en train, M. de F.....l fit un petit voyage, durant lequel je restai chargé de la caisse, où il n'y avoit cependant pour lors que vingt-cinq à trente mille francs. Les soucis, l'inquiétude d'esprit que me donna ce dépôt, me firent sentir que je n'étois point fait pour être caissier, & je ne doute point que le mauvais sang que je me fis

durant cette absence, n'ait contribué à la maladie où je tombai après son retour.

J'ai dit dans ma première partie que j'étois né mourant. Un vice de conformation dans la vessie me fit éprouver durant mes premières années une rétention presque continuelle, & ma tante Suson, qui prit soin de moi, eut des peines incroyables à me conserver. Elle en vint à bout cependant, ma robuste constitution prit enfin le dessus, & ma santé s'affermiit tellement durant ma jeunesse, qu'excepté la maladie de langueur dont j'ai raconté l'histoire, & de fréquentes ardeurs dans la vessie, que le moindre échauffement me rendit toujours incommodes, je parvins jusqu'à l'âge de trente ans, sans presque me sentir de ma première infirmité. Le premier ressentiment que j'en

eus, fut à mon arrivée à Venise. La fatigue du voyage & les terribles chaleurs que j'avois souffertes renouvelèrent ces ardeurs, & me donnèrent des maux de reins que je gardai jusqu'à l'entrée de l'hiver. Après avoir vu la Padoana, je me crus mort, & n'eus pas la moindre incommodité. Après m'être épuisé plus d'imagination que de corps, pour ma Zulietta, je me portai mieux que jamais. Ce ne fut qu'après la détention de Diderot, que l'échauffement contracté dans mes courses de Vincennes, durant les terribles chaleurs qu'il faisoit alors, me donna une violente néphrétique, depuis laquelle je n'ai jamais recouvré ma première santé.

Au moment dont je parle, m'étant peut-être un peu fatigué au maussade travail de cette maudite caisse, je retombai plus bas qu'auparavant,

& je demeurai dans mon lit cinq ou six semaines dans le plus triste état que l'on puisse imaginer. Mde. D...n m'envoya le célèbre Morand qui, malgré son habileté & la délicatesse de sa main, me fit souffrir des maux incroyables. Il me conseilla de recourir à Daran, qui parvint en effet à me soulager; mais en rendant compte à Mde. D...n de mon état, Morand lui déclara que dans six mois je ne ferois pas en vie. Ce discours qui me parvint, me fit faire de sérieuses réflexions sur mon état, & sur la bêtise de sacrifier le repos & l'agrément du peu de jours qui me restoit à vivre à l'assujettissement d'un emploi pour lequel je ne me sentoie que du dégoût. D'ailleurs comment accorder les sévères principes que je venois d'adopter avec un état qui s'y rapportoit si peu?

& n'aurois-je pas bonne grâce, caissier d'un receveur-général des finances, à prêcher le défintéressement & la pauvreté? Ces idées fermentèrent si bien dans ma tête avec la fièvre, elles s'y combinèrent avec tant de force, que rien depuis lors ne les en put arracher, & durant ma convalescence je me confirmai de sens-froid dans les résolutions que j'avois prises dans mon délire. Je renonçai pour jamais à tout projet de fortune & d'avancement. Déterminé à passer, dans l'indépendance & la pauvreté, le peu de temps qu'il me restoit à vivre, j'appliquai toutes les forces de mon ame à briser les fers de l'opinion, & à faire avec courage tout ce qui me paroissoit bien, sans m'embarasser aucunement du jugement des hommes. Les obstacles que j'eus à combattre & les efforts que je fis

## 262 LES CONFESIONS.

pour en triompher sont incroyables. Je réussis autant qu'il étoit possible, & plus que je n'avois espéré moi-même. Si j'avois aussi-bien secoué le joug de l'amitié que celui de l'opinion, je venois à bout de mon dessein, le plus grand peut-être ou du moins le plus utile à la vertu, que mortel ait jamais conçu; mais tandis que je foulois aux pieds les jugemens infensés de la tourbe vulgaire des soi-disant grands, & des soi-disant sages, je me laissois subjuguier & mener comme un enfant par de soi-disant amis, qui jaloux de me voir marcher seul dans une route nouvelle, tout en paroissant s'occuper beaucoup à me rendre heureux, ne s'occupoient en effet qu'à me rendre ridicule, & commencèrent par travailler à m'avilir, pour parvenir dans la suite à me diffamer. Ce fut moins ma célébrité

## L I V R E V I I I. 263

littéraire que ma réforme personnelle, dont je marque ici l'époque, qui m'attira leur jalousie: ils m'auroient pardonné peut-être de briller dans l'art d'écrire; mais ils ne purent me pardonner de donner par ma conduite un exemple qui sembloit les importuner. J'étois né pour l'amitié, mon humeur facile & douce la nourrissoit sans peine. Tant que je vécus ignoré du public, je fus aimé de tous ceux qui me connurent, & je n'eus pas un seul ennemi. Mais sitôt que j'eus un nom, je n'eus plus d'amis. Ce fut un très-grand malheur, un plus grand encore fut d'être environné de gens qui prenoient ce nom, & qui n'usèrent des droits qu'il leur donnoit que pour m'entraîner à ma perte. La fuite de ces mémoires développera cette odieuse trame; je n'en montre ici que l'origine:

on en verra bientôt former le premier nœud.

Dans l'indépendance où je voulois vivre, il falloit cependant subsister. J'en imaginai un moyen très-simple: ce fut de copier de la musique à tant la page. Si quelque occupation plus solide eût rempli le même but, je l'aurois prise; mais ce talent étant de mon goût & le seul qui sans assujettissement personnel, put me donner du pain au jour le jour, je m'y tins. Croyant n'avoir plus besoin de prévoyance, & faisant taire la vanité de caissier d'un financier, je me fis copiste de musique. Je crus avoir gagné beaucoup à ce choix, & je m'en suis si peu repenti que je n'ai quitté ce métier que par force, pour le reprendre aussitôt que je pourrai.

Le succès de mon premier discours me rendit l'exécution de cette

résolution plus facile. Quand il eut remporté le prix, Diderot se chargea de le faire imprimer. Tandis que j'étois dans mon lit, il m'écrivit un billet pour m'en annoncer la publication & l'effet. *Il prend, me marquoit-il, tout par dessus les nues; il n'y a pas d'exemple d'un succès pareil.*

Cette faveur du public, nullement brigüée & pour un auteur inconnu, me donna la première assurance véritable de mon talent, dont malgré le sentiment interne j'avois toujours douté jusqu'alors. Je compris tout l'avantage que j'en pouvois tirer pour le parti que j'étois prêt à prendre, & je jugeai qu'un copiste de quelque célébrité dans les lettres, ne manqueroit vraisemblablement pas de travail.

Sitôt que ma résolution fut bien prise & bien confirmée, j'écrivis un

billet à M. de F.....l pour lui en faire part, pour le remercier, ainsi que Mde. D. . . n, de toutes leurs bontés, & pour leur demander leur pratique. F.....l ne comprenant rien à ce billet, & me croyant encore dans le transport de la fièvre, accourut chez moi; mais il trouva ma résolution si bien prise qu'il ne put parvenir à l'ébranler. Il alla dire à Mde. D. . . n & à tout le monde que j'étois devenu fou; je laissai dire, & j'allai mon train. Je commençai ma réforme par ma parure; je quittai la dorure & les bas blancs, je pris une perruque ronde, je posai l'épée, je vendis ma montre, en me disant avec une joie incroyable: Grâce au ciel, je n'aurai plus besoin de savoir l'heure qu'il est. M. de F.....l eut l'honnêteté d'attendre assez long-temps encore avant de disposer de sa caisse. Enfin,

voyant mon parti bien pris, il la remit à M. d'Alibard, jadis gouverneur du jeune C.....x, & connu dans la botanique par sa *flora parisiensis* (\*). Quelqu'austère que fût ma réforme somptuaire, je ne l'entendis pas d'abord jusqu'à mon linge, qui étoit beau & en quantité, reste de mon équipage de Venise, & pour lequel j'avois un attachement particulier. A force d'en faire un objet de propriété, j'en avois fait un objet de luxe qui ne laissoit pas de m'être coûteux. Quelqu'un me rendit le bon office de me délivrer de cette servitude. La veille de Noël, tandis que les gouverneurs étoient

---

(\*) Je ne doute pas que tout ceci ne soit maintenant conté bien différemment par F.....l & ses conforts: mais je m'en rapporte à ce qu'il en dit alors & long-temps après à tout le monde jusqu'à la formation du complot, & dont les gens de bon sens & de bonne foi ont dû conserver le souvenir.

à vêpres & que j'étois au concert spirituel, on força la porte d'un grenier où étoit étendu tout notre linge après une lessive qu'on venoit de faire. On vola tout, & entr'autres quarante-deux chemises à moi de très-belle toile, & qui faisoient le fond de ma garde-robe en linge. A la façon dont les voisins dépeignirent un homme qu'on avoit vu sortir de l'hôtel portant des paquets à la même heure, Thérèse & moi soupçonnâmes son frère, qu'on faisoit être un très-mauvais sujet. La mère repoussa vivement ce soupçon, mais tant d'indices le confirmèrent, qu'il nous resta malgré qu'elle en eut. Je n'osai faire d'exactes recherches, de peur de trouver plus que je n'aurois voulu. Ce frère ne se montra plus chez moi, & disparut enfin tout-à-fait. Je déplorai le sort de Thérèse &

le mien, de tenir à une famille si mêlée, & je l'exhortai plus que jamais de secouer un joug aussi dangereux. Cette aventure me guérit de la passion du beau linge, & je n'en ai plus eu depuis lors que de très-commun, plus assortissant au reste de mon équipage.

Ayant ainsi complété ma réforme, je ne songeai plus qu'à la rendre solide & durable, en travaillant à déraciner de mon cœur tout ce qui tenoit encore au jugement des hommes, tout ce qui pouvoit me détourner par la crainte du blâme de ce qui étoit bon & raisonnable en soi. A l'aide du bruit que faisoit mon ouvrage, ma résolution fit du bruit aussi, & m'attira des pratiques; de sorte que je commençai mon métier avec assez de succès. Plusieurs causes, cependant, m'empêchèrent d'y réussir comme j'au-

rois pu faire en d'autres circonstances. D'abord ma mauvaise fanté. L'attaque que je venois d'effuyer eut des suites qui ne m'ont laissé jamais aussi bien portant qu'auparavant, & je crois que les médecins auxquels je me livrai, me firent bien autant de mal que la maladie. Je vis successivement Morand, Daran, Helvétius, Malouin, Thyerri, qui, tous très-savans, tous mes amis, me traitèrent chacun à sa mode, ne me soulagèrent point, & m'affoiblirent considérablement. Plus je m'affervissois à leur direction, plus je devenois jaune, maigre, foible. Mon imagination, qu'ils effarouchoient, mesurant mon état sur l'effet de leurs drogues, ne me montrait avant la mort qu'une suite de souffrances, les rétentions, la gravelle, la pierre. Tout ce qui soulage les autres, les tisannes,

les bains, la saignée, empirait mes maux. M'étant aperçu que les sondes de Daran qui seules me faisoient quelque effet, & sans lesquelles je ne croyois plus pouvoir vivre, ne me donnoient cependant qu'un soulagement momentané, je me mis à faire à grands frais d'immenses provisions de sondes pour pouvoir en porter toute ma vie, même au cas que Daran vint à manquer. Pendant huit ou dix ans que je m'en suis servi si souvent, il faut avec tout ce qui m'en reste, que j'en aye acheté pour cinquante louis.

On sent qu'un traitement si coûteux, si douloureux, si pénible, ne me laissoit pas travailler sans distraction, & qu'un mourant ne met pas une ardeur bien vive à gagner son pain quotidien.

Les occupations littéraires firent

une autre distraction non moins préjudiciable à mon travail journalier. A peine mon discours eut-il paru que les défenseurs des lettres fondirent sur moi comme de concert. Indigné de voir tant de petits Messieurs Joffe, qui n'entendoient pas même la question, vouloir en décider en maîtres, je pris la plume, & j'en traitai quelques-uns de manière à ne pas laisser les rieurs de leur côté. Un certain M. Gautier de Nancy, le premier qui tomba sous ma plume, fut rudement mal mené dans une lettre à M. G. . . . Le second fut le roi Stanislas lui-même, qui ne dédaigna pas d'entrer en lice avec moi. L'honneur qu'il me fit me força de changer de ton pour lui répondre; j'en pris un plus grave, mais non moins fort, & sans manquer de respect à l'auteur, je réfutai pleinement l'ouvrage.

vrage. Je savois qu'un Jésuite, appelé le P. de Menou, y avoit mis la main; je me fiaï à mon tact pour démêler ce qui étoit du prince & ce qui étoit du moine, & tombant sans ménagement sur toutes les phrases jésuitiques, je relevai chemin faisant un anachorisme, que je crus ne pouvoir venir que du révérend. Cette pièce qui, je ne fais pourquoi, a fait moins de bruit que mes autres écrits, est jusqu'à présent un ouvrage unique dans son espèce. J'y saisis l'occasion qui m'étoit offerte d'apprendre au public comment un particulier pouvoit défendre la cause de la vérité contre un souverain même. Il est difficile de prendre en même temps un ton plus fier & plus respectueux que celui que je pris pour lui répondre. J'avois le bonheur d'avoir à faire à un adversaire pour lequel

mon cœur plein d'estime pouvoit, fans adulation, la lui témoigner; c'est ce que je fis avec assez de succès, mais toujours avec dignité. Mes amis, effrayés pour moi, croyoient déjà me voir à la Bastille. Je n'eus pas cette crainte un seul moment, & j'eus raison. Ce bon prince, après avoir vu ma réponse, dit : *J'ai mon compte, je ne m'y frotte plus.* Depuis lors je reçus de lui diverses marques d'estime & de bienveillance, dont j'aurai quelques-unes à citer, & mon écrit courut tranquillement la France & l'Europe, fans que personne y trouvât rien à blâmer.

J'eus peu de temps après un autre adversaire auquel je ne m'étois pas attendu : ce même M. Bordes, de Lyon, qui dix ans auparavant, m'avoit fait beaucoup d'amitiés & rendu plusieurs ser-

vices. Je ne l'avois pas oublié, mais je l'avois négligé par paresse, & je ne lui avois pas envoyé mes écrits faute d'occasion toute trouvée pour les lui faire passer. J'avois donc tort, & il m'attaqua, honnêtement toutefois, & je répondis de même. Il repliqua sur un ton plus décidé. Cela donna lieu à ma dernière réponse, après laquelle il ne dit plus rien; mais il devint mon plus ardent ennemi, saisit le temps de mes malheurs pour faire contre moi d'affreux libelles, & fit un voyage à Londres exprès pour m'y nuire.

Toute cette polémique m'occupoit beaucoup, avec beaucoup de perte de temps pour ma copie, peu de progrès pour la vérité & peu de profit pour ma bourse. Piffot, alors mon libraire, me donnant toujours très-peu de choses de mes

brochures, souvent rien du tout; &, par exemple, je n'eus pas un liard de mon premier discours; Diderot le lui donna gratuitement. Il falloit attendre long-temps, en tirer sou à sou le peu qu'il me donnoit; cependant la copie n'alloit point. Je faisois deux métiers, c'étoit le moyen de faire mal l'un & l'autre.

Ils se contrarioient encore d'une autre façon par les diverses manières de vivre auxquelles ils m'affujettissoient. Le succès de mes premiers écrits m'avoit mis à la mode. L'état que j'avois pris excitoit la curiosité: l'on vouloit connoître cet homme bizarre qui ne recherchoit personne, & ne se soucioit de rien que de vivre libre & heureux à sa manière: c'en étoit assez pour qu'il ne le pût point. Ma chambre ne désemplissoit pas

de gens qui, sous divers prétextes, venoient s'emparer de mon temps. Les femmes employoient mille ruses pour m'avoir à dîner. Plus je brusquois les gens, plus ils s'obstinoient. Je ne pouvois refuser tout le monde. En me faisant mille ennemis par mes refus, j'étois incessamment subjugué par ma complaisance, & de quelque façon que je m'y prisse, je n'avois pas par jour une heure de temps à moi.

Je sentis alors qu'il n'est pas toujours aussi aisé qu'on se l'imagine d'être pauvre & indépendant. Je voulois vivre de mon métier; le public ne le vouloit pas. On imaginoit mille petits moyens de me dédommager du temps qu'on me faisoit perdre. Bientôt il auroit fallu me montrer comme Polichinelle, à tant par personne. Je ne connois pas d'affujettissement plus avilissant

& plus cruel que celui-là. Je n'y vis de remède que de refuser les cadeaux grands & petits, & de ne faire d'exception pour qui que ce fût. Tout cela ne fit qu'attirer les donneurs, qui vouloient avoir la gloire de vaincre ma résistance & me forcer de leur être obligé malgré moi. Tel qui ne m'auroit pas donné un écu si je l'avois demandé, ne cessoit de m'importuner de ses offres, & pour se venger de les voir rejetées, taxoit mes refus d'arrogance & d'ostentation.

On se doutera bien que le parti que j'avois pris, & le systême que je voulois suivre, n'étoient pas du goût de Mde. le Vasseur. Tout le défintéressement de la fille ne l'empêchoit pas de suivre les directions de sa mère, & les *gouverneuses*, comme les appeloit Gauffecourt, n'étoient pas toujours aussi fermes

que moi dans leurs refus. Quoiqu'on me cachât bien des choses, j'en vis assez pour juger que je ne voyois pas tout, & cela me tourmenta moins par l'accusation de connivence, qu'il m'étoit aisé de prévoir, que par l'idée cruelle de ne pouvoir jamais être maître chez moi ni de moi. Je priois, je conjurois, je me fâchois, le tout sans succès; la Maman me faisoit passer pour un grondeur éternel, pour un bourru. C'étoient avec mes amis des chuchoteries continuelles; tout étoit mystère & secret pour moi dans mon ménage, & pour ne pas m'exposer sans-cesse à des orages, je n'osois plus m'informer de ce qui s'y passoit. Il auroit fallu pour me tirer de tous ces tracas, une fermeté dont je n'étois pas capable. Je savois crier & non pas agir; on me laissoit dire & l'on alloit son train.

Ces tiraillemens continuels & les importunités journalières auxquelles j'étois assujetti me rendirent enfin ma demeure & le séjour de Paris désagréables. Quand mes incommodités me permettoient de sortir, & que je ne me laissois pas entraîner ici ou là par mes connoissances, j'allois me promener seul, je rêvois à mon grand système, j'en jetois quelque chose sur le papier à l'aide d'un livret blanc & d'un crayon que j'avois toujours dans ma poche. Voilà comment les désagrémens imprévus d'un état de mon choix, me jetèrent par diversion tout-à-fait dans la littérature, & voilà comment je portai dans tous mes premiers ouvrages la bile & l'humeur qui m'en faisoient occuper.

Une autre chose y contribuoit encore. Jeté malgré moi dans le

monde sans en avoir le ton, sans être en état de le prendre & de m'y pouvoir assujettir, je m'avisai d'en prendre un à moi qui m'en dispensât. Ma sottise & maussade timidité que je ne pouvois vaincre, ayant pour principe la crainte de manquer aux bienféances, je pris pour m'enhardir, le parti de les fouler aux pieds. Je me fis cynique & caustique par honte; j'affectai de mépriser la politesse que je ne savois pas pratiquer. Il est vrai que cette âpreté conforme à mes nouveaux principes s'ennoblissoit dans mon ame, y prenoit l'intrépidité de la vertu, & c'est, je l'ose dire, sur cette auguste base qu'elle s'est soutenue mieux & plus longtemps qu'on auroit dû l'attendre d'un effet si contraire à mon naturel. Cependant malgré la réputation de misanthropie que mon exté-

rieur & quelques mots heureux me donnèrent dans le monde, il est certain que dans le particulier je foutins toujours mal mon personnage, que mes amis & mes connoissances menoient cet ours si farouche comme un agneau, & que, bornant mes sarcasmes à des vérités dures, mais générales, je n'ai jamais su dire un mot défobligeant à qui que ce fut.

Le Devin du village acheva de me mettre à la mode, & bientôt il n'y eut pas d'homme plus recherché que moi dans Paris. L'histoire de cette pièce, qui fait époque, tient à celle des liaisons que j'avois pour lors. C'est un détail dans lequel je dois entrer pour l'intelligence de ce qui doit suivre.

J'avois un assez grand nombre de connoissances, mais deux seuls amis de choix, Diderot & G....

Par un effet du désir que j'ai de rassembler tout ce qui m'est cher, j'étois trop l'ami de tous les deux pour qu'ils ne le fussent pas bientôt l'un de l'autre. Je les liai; ils se convinrent, & s'unirent encore plus étroitement entr'eux qu'avec moi. Diderot avoit des connoissances sans nombre, mais G.... étranger & nouveau venu avoit besoin d'en faire. Je ne demandois pas mieux que de lui en procurer. Je lui avois donné Diderot; je lui donnai Gauffecourt. Je le menai chez Mde. de C.....x, chez Mde. D'.....y, chez le baron d'H.....k, avec lequel je me trouvois lié presque malgré moi. Tous mes amis devinrent les siens, cela étoit tout simple: mais aucun des siens ne devint jamais le mien; voilà ce qui l'étoit moins. Tandis qu'il logeoit chez le comte de F.....,

il nous donnoit souvent à dîner chez lui; mais jamais je n'ai reçu aucun témoignage d'amitié ni de bienveillance du comte de F....., ni du comte de S.....g son parent, très-familier avec G...., ni d'aucune des personnes tant hommes que femmes avec lesquelles G.... eut par eux des liaisons. J'excepte le seul abbé Raynal, qui, quoique son ami, se montra des miens, & m'offrit dans l'occasion sa bourse avec une générosité peu commune. Mais je connoissois l'abbé Raynal long-temps avant que G.... le connût lui-même, & je lui avois toujours été attaché depuis un procédé plein de délicatesse & d'honnêteté qu'il eut pour moi dans une occasion bien légère, mais que je n'oublierai jamais.

Cet abbé Raynal est certainement un ami chaud. J'en eus la

preuve à-peu-près au temps dont je parle, envers le même G.... avec lequel il étoit très-étroitement lié. G...., après avoir vu quelque temps de bonne amitié Mlle. F..., s'avisa tout d'un coup d'en devenir éperdument amoureux & de vouloir supplanter C.....c. La belle se piquant de constance, éconduisit ce nouveau prétendant. Celui-ci prit l'affaire au tragique & s'avisa d'en vouloir mourir. Il tomba tout subitement dans la plus étrange maladie dont jamais peut-être on ait ouï parler. Il passoit les jours & les nuits dans une continuelle léthargie, les yeux bien ouverts, le pouls bien battant, mais sans parler, sans manger, sans bouger, paroissant quelquefois entendre, mais ne répondant jamais, pas même par signe, & du reste sans agitation, sans douleur, sans fié-

vre, & restant là comme s'il eût été mort. L'abbé Raynal & moi nous partageâmes sa garde : l'abbé plus robuste & mieux portant y passoit les nuits, moi les jours, sans le quitter jamais ensemble, & l'un ne partoît jamais que l'autre ne fut arrivé. Le comte de F.... allarmé lui amena Senac, qui, après l'avoir bien examiné dit que ce ne seroit rien, & n'ordonna rien. Mon effroi pour mon ami me fit observer avec soin la contenance du médecin, & je le vis sourire en sortant. Cependant le malade resta plusieurs jours immobile, sans prendre ni bouillon ni quoique ce fût que des cerises confites que je lui mettois de temps en temps sur la langue, & qu'il avaloit fort bien. Un beau matin il se leva, s'habilla & reprit son train de vie ordinaire, sans que jamais il m'ait reparlé, ni, que

je sâche, à l'abbé Raynal, ni à personne de cette singulière léthargie, ni des soins que nous lui avons rendus tandis qu'elle avoit duré.

Cette aventure ne laissa pas de faire du bruit, & ç'eut été réellement une anecdote merveilleuse que la cruauté d'une fille d'opéra eut fait mourir un homme de désespoir. Cette belle passion mit G.... à la mode ; bientôt il passa pour un prodige d'amour, d'amitié, d'attachement de toute espèce. Cette opinion le fit rechercher & fêter dans le grand monde, & par-là l'éloigna de moi, qui jamais n'avois été pour lui qu'un pis-aller. Je le vis prêt à m'échapper tout-à-fait ; car tous les sentimens vifs dont il faisoit parade étoient ceux qu'avec moins de bruit j'avois pour lui. J'étois bien aise qu'il réussit dans le monde, mais je n'aurois pas

voulu que ce fût en oubliant son ami. Je lui dis un jour : G...., vous me négligez, je vous le pardonne : quand la première ivresse des succès bruyans aura fait son effet & que vous sentirez le vide, j'espère que vous reviendrez à moi, & vous me retrouverez toujours : quant à présent ne vous gênez point ; je vous laisse libre & je vous attends. Il me dit que j'avois raison, s'arrangea en conséquence, & se mit si bien à son aise que je ne le vis plus qu'avec nos amis communs.

Notre principal point de réunion, avant qu'il fut aussi lié avec Mde. D'....y, qu'il le fut dans la suite, étoit la maison du baron d'H....k. Ce dit baron étoit un fils de parvenu, qui jouissoit d'une assez grande fortune dont il usoit noblement, recevant chez lui des  
gens

gens de lettres & de mérite, & par son savoir & ses lumières tenant bien sa place au milieu d'eux. Lié depuis long-temps avec Diderot, il m'avoit recherché par son entremise, même avant que mon nom fût connu. Une répugnance naturelle m'empêcha long-temps de prétendre à ses avances. Un jour qu'il m'en demanda la raison, je lui dis : Vous êtes trop riche. Il s'obstina, & vainquit enfin. Mon plus grand malheur fut toujours de ne pouvoir résister aux caresses : je ne me suis jamais bien trouvé d'y avoir cédé.

Une autre connoissance qui devint amitié, sitôt que j'eus un titre pour y prétendre, fut celle de M. Duclos. Il y avoit plusieurs années que je l'avois vu pour la première fois à la C.....e chez Mde. D'....y, avec laquelle il étoit très-bien.

Nous ne fîmes que dîner ensemble, il repartit le même jour. Mais nous causâmes quelques momens après le dîné. Mde. D' . . . . y lui avoit parlé de moi & de mon opéra des Muses galantes. Duclos, doué de trop grands talens pour ne pas aimer ceux qui en avoient, s'étoit prévenu pour moi, m'avoit invité à l'aller voir. Malgré mon ancien penchant, renforcé par la connoissance, ma timidité, ma paresse me retinrent tant que je n'eus aucun passe-port auprès de lui que sa complaisance : mais encouragé par mon premier succès & par ses éloges qui me revinrent, je fus le voir, il vint me voir ; & ainsi commencèrent entre nous des liaisons qui me le rendront toujours cher, & à qui je dois de savoir, outre le témoignage de mon propre cœur, que la droiture & la probité peu-

vent s'allier quelquefois avec la culture des lettres.

Beaucoup d'autres liaisons moins solides, & dont je ne fais pas ici mention, furent l'effet de mes premiers succès, & durèrent jusqu'à ce que la curiosité fût satisfaite. J'étois un homme sitôt vu qu'il n'y avoit rien à voir de nouveau dès le lendemain. Une femme, cependant, qui me rechercha dans ce temps-là, tint plus solidement que toutes les autres : ce fut Mde. la marquise de Créqui, nièce de M. le bailli de Froulay, ambassadeur de Malte, dont le frère avoit précédé M. de M..... dans l'ambassade de Venise, & que j'avois été voir à mon retour de ce pays-là. Mde. de Créqui m'écrivit ; j'allai chez elle : elle me prit en amitié. J'y dînois quelquefois ; j'y vis plusieurs gens de lettres, & entr'au-

tres M. S....., l'auteur de Spartacus, de Barnevelt, &c. devenu depuis lors mon implacable ennemi, sans que j'en puisse imaginer d'autre cause, sinon que je porte le nom d'un homme que son père a bien cruellement persécuté.

On voit que pour un copiste qui devoit être occupé de son métier du matin jusqu'au soir, j'avois bien des distractions qui ne rendoient pas ma journée fort lucrative, & qui m'empêchoient d'être assez attentif à ce que je faisois, pour le bien faire; aussi perdois-je à effacer ou gratter mes fautes ou à recommencer ma feuille, plus de la moitié du temps qu'on me laissoit. Cette importunité me rendoit de jour en jour Paris plus insupportable, & me faisoit rechercher la campagne avec ardeur. J'allai plusieurs fois passer quelques jours à Mar-

couffis, dont Mde. le Vasseur connoissoit le vicaire, chez lequel nous nous arrangions tous, de façon qu'il ne s'en trouvoit pas mal. G... y vint une fois avec nous (\*). Le vicaire avoit de la voix, chantoit bien, & quoiqu'il ne fut pas la musique, il apprenoit sa partie avec beaucoup de facilité & de précision. Nous y passions le temps à chanter les trios que j'avois composés à C..... J'y en fis deux ou trois nouveaux sur des paroles que G... & le vicaire bâtissoient tant bien que mal. Je ne puis m'empêcher de regretter ces trios faits

---

(\* ) Puisque j'ai négligé de raconter ici une petite, mais mémorable aventure, que j'eus là avec ledit M. G..., un matin que nous devions aller dîner à la fontaine de St. Vandrille, je n'y reviendrai pas; mais en y repensant dans la suite j'en ai conclu qu'il couvoit dès-lors au fond de son cœur, le complot qu'il a exécuté depuis avec un si prodigieux succès.

& chantés dans des momens de bien pure joie, & que j'ai laissés à Wootton avec toute ma musique. Mlle. Davenport en a peut-être déjà fait des papillottes; mais ils méritoient d'être confervés, & sont pour la plupart d'un très-bon contre-point. Ce fut après quelqu'un de ces petits voyages où j'avois le plaisir de voir la tante à son aise, bien gaie, & où je m'égayois fort aussi, que j'écrivis au vicaire fort rapidement & fort mal une épître en vers qu'on trouvera parmi mes papiers.

J'avois, plus près de Paris, une autre station fort de mon goût, chez M. Muffard, mon compatriote, mon parent & mon ami, qui s'étoit fait à Passy une retraite charmante, où j'ai coulé de bien paisibles momens. M. Muffard étoit un joaillier, homme de bon sens, qui, après avoir acquis dans son

commerce une fortune honnête, & avoir marié sa fille unique à M. de Valmalette, fils d'un agent-de-change, & maître d'hôtel du roi, prit le sage parti de quitter sur ses vieux jours le négoce & les affaires, & de mettre un intervalle de repos & de jouissance entre les tracassas de la vie & la mort. Le bon homme Muffard, vrai philosophe de pratique, vivoit sans souci dans une maison très-agréable, qu'il s'étoit bâtie & dans un très-joli jardin, qu'il avoit bâti de ses mains. En fouillant à fond de cuve les terrasses de ce jardin, il trouva des coquillages fossiles, & il en trouva en si grande quantité que son imagination exaltée ne vit plus que coquilles dans la nature, & qu'il crut enfin tout de bon que l'univers n'étoit que coquilles, débris de coquilles, & que la terre entière

n'étoit que du cron. Toujours occupé de cet objet & de ses singulières découvertes, il s'échauffa si bien sur ces idées qu'elles se feroient enfin tournées dans sa tête en système, c'est-à-dire, en folie, si très-heureusement pour sa raison, mais bien malheureusement pour ses amis auxquels il étoit cher, & qui trouvoient chez lui l'asyle le plus agréable, la mort ne fut venu le leur enlever par la plus étrange & cruelle maladie. C'étoit une tumeur dans l'estomac, toujours croissante, qui l'empêchoit de manger, sans que, durant très-long-temps, on en trouvât la cause, & qui finit, après plusieurs années de souffrances, par le faire mourir de faim. Je ne puis me rappeler sans des serremens de cœur les derniers temps de ce pauvre & digne homme, qui nous recevait encore avec tant de

plaisir Lenieps & moi, les seuls amis que le spectacle des maux qu'il souffroit n'écarta pas de lui jusqu'à sa dernière heure; qui, dis-je, étoit réduit à dévorer des yeux les repas qu'il nous faisoit servir, sans pouvoir presque humer quelques gouttes d'un thé bien léger, qu'il falloit rejeter un moment après. Mais avant ces temps de douleurs, combien j'en ai passé chez lui d'agréables avec les amis d'élite qu'il s'étoit faits! A leur tête, je mets l'abbé Prévôt, homme très-aimable & très-simple, dont le cœur vivifioit ses écrits, dignes de l'immortalité, & qui n'avoit rien dans l'humeur ni dans sa société du sombre coloris qu'il donnoit à ses ouvrages; le médecin Procope, petit Esope à bonnes fortunes; Boulanger, le célèbre auteur posthume du despotisme oriental, & qui, je

crois , étendoit les systêmes de Muffard sur la durée du monde. En femmes , Mde. D... , nièce de V..... , qui , n'étant alors qu'une bonne femme , ne faisoit pas encore du bel esprit ; Mde. Vanloo , non pas belle assurément , mais charmante , qui chantoit comme un ange ; Mde. de Valmalette elle-même , qui chantoit aussi , & qui , quoique fort maigre , eut été fort aimable , si elle en eût moins eu la prétention. Telle étoit à-peu-près la société de M. Muffard , qui m'auroit assez plu , si son tête-à-tête avec sa conchyliomanie ne m'avoit plu davantage , & je puis dire que pendant plus de six mois j'ai travaillé à son cabinet avec autant de plaisir que lui-même.

Il y avoit long-temps qu'il prétendoit que pour mon état les eaux de Passy me seroient salutaires,

& qu'il m'exhortoit à les venir prendre chez lui. Pour me tirer un peu de l'urbaine cohue , je me rendis à la fin , & je fus passer à Passy huit à dix jours , qui me firent plus de bien , parce que j'étois à la campagne , que parce que j'y prenois les eaux. Muffard jouoit du violoncelle , & aimoit passionnément la musique italienne. Un soir nous en parlâmes beaucoup avant que de nous coucher , & surtout des *opere buffe* que nous avions vues l'un & l'autre en Italie , & dont nous étions tous deux transportés. La nuit ne dormant pas , j'allai rêver comment on pourroit faire pour donner en France l'idée d'un drame de ce genre ; car les amours de Ragonde n'y ressembloient point du tout. Le matin en me promenant & prenant les eaux , je fis quelques manières de vers très à la hâte ; & j'y

adaptai des chants qui me vinrent en les faisant. Je barbouillai le tout dans une espèce de fallon voûté qui étoit au haut du jardin, & au thé je ne pus m'empêcher de montrer ces airs à Muffard & à Mlle. Du Vernois sa gouvernante, qui étoit en vérité une très-bonne & aimable fille. Les trois morceaux que j'avois esquissés étoient le premier monologue : *J'ai perdu mon serviteur* ; l'air du Devin : *L'Amour croît s'il s'inquiète* ; & le dernier duo : *A jamais, Colin, je t'engage*, &c. J'imaginois si peu que cela valut la peine d'être suivi, que, sans les applaudissemens & les encouragemens de l'un & de l'autre, j'allois jeter au feu mes chiffons & n'y plus penser, comme j'ai fait tant de fois pour des choses du moins aussi bonnes : mais ils m'excitèrent si bien, qu'en six jours mon drame

fut écrit à quelques vers près, & toute ma musique esquissée, tellement que je n'eus plus à faire à Paris qu'un peu de récitatif & tout le remplissage, & j'achevai le tout avec une telle rapidité, qu'en trois semaines mes scènes furent mises au net & en état d'être représentées. Il n'y manquoit que le divertissement, qui ne fut fait que longtemps après.

Echauffé de la composition de cet ouvrage, j'avois une grande passion de l'entendre, & j'aurois donné tout au monde pour le voir représenter à ma fantaisie, à portes fermées, comme on dit que Lulli fit une fois jouer *Armide* pour lui seul. Comme il ne m'étoit pas possible d'avoir ce plaisir qu'avec le public, il falloit nécessairement pour jouir de ma pièce la faire passer à l'opéra. Malheureusement elle étoit dans

un genre absolument neuf, auquel les oreilles n'étoient point accoutumées ; & d'ailleurs, le mauvais succès des Muses galantes, me faisoit prévoir celui du Devin, si je le présentois sous mon nom. Duclos me tira de peine, & se chargea de faire essayer l'ouvrage en laissant ignorer l'auteur. Pour ne pas me déceler, je ne me trouvai point à cette répétition, & les *petits violons* (\*) qui la dirigèrent ne furent eux-mêmes quel en étoit l'auteur, qu'après qu'une acclamation générale eut attesté la bonté de l'ouvrage. Tous ceux qui l'entendirent en étoient enchantés, au point que dès le lendemain dans toutes les sociétés on ne parloit d'autre chose.

---

(\*) C'est ainsi qu'on appeloit Rebel & Francœur, qui s'étoient fait connoître dès leur jeunesse en allant ensemble jouer du violon dans les maisons.

M. de Cury, intendant des Menus, qui avoit assisté à la répétition, demanda l'ouvrage pour être donné à la cour. Duclos qui savoit mes intentions, jugeant que je serois moins le maître de ma pièce à la cour qu'à Paris, la refusa. Cury la réclama d'autorité, Duclos tint bon, & le débat entr'eux devint si vif, qu'un jour à l'opéra ils alloient sortir ensemble, si on ne les eût séparés. On voulut s'adresser à moi ; je renvoyai la décision de la chose à M. Duclos. Il fallut retourner à lui. M. le duc d'Aumont s'en mêla. Duclos crut enfin devoir céder à l'autorité, & la pièce fut donnée pour être jouée à Fontainebleau.

La partie à laquelle je m'étois le plus attaché & où je m'éloignois le plus de la route commune, étoit le récitatif. Le mien étoit accentué d'une façon toute nouvelle &

marchoit avec le débit de la parole. On n'osa laisser cette horrible innovation, l'on craignoit qu'elle ne révoltât les oreilles moutonnières. Je consentis que Francueil & Jelyotte fissent un autre récitatif, mais je ne voulus pas m'en mêler.

Quand tout fut prêt & le jour fixé pour la représentation, l'on me proposa le voyage de Fontainebleau pour voir au moins la dernière répétition. J'y fus avec Mlle. F., G...., & je crois l'abbé Raynal, dans une voiture de la cour. La répétition fut passable; j'en fus plus content que je ne m'y étois attendu. L'orchestre étoit nombreux, composé de ceux de l'opéra & de la musique du roi. Jelyotte faisoit Colin, Mlle. Fel Colette, Cuvillier le Devin; les chœurs étoient ceux de l'opéra. Je dis peu de chose; c'étoit Jelyotte  
qui

qui avoit tout dirigé; je ne voulus pas contrôler ce qu'il avoit fait, & malgré mon ton romain, j'étois honteux comme un écolier au milieu de tout ce monde.

Le lendemain, jour de la représentation j'allai déjeuner au café du grand commun. Il y avoit-là beaucoup de monde. On parloit de la répétition de la veille, & de la difficulté qu'il y avoit d'y entrer. Un officier qui étoit-là dit qu'il y étoit entré sans peine, conta au long ce qui s'y étoit passé, dépeignit l'auteur, rapporta ce qu'il avoit fait, ce qu'il avoit dit; mais ce qui m'émerveilla de ce récit assez long, fait avec autant d'assurance que de simplicité, fut qu'il ne s'y trouva pas un seul mot de vrai. Il m'étoit très-clair que celui qui parloit si savamment de cette répétition n'y avoit point été, puisqu'il avoit devant les yeux sans

le connoître, cet auteur qu'il disoit avoir tant vu. Ce qu'il y eut de plus singulier dans cette scène fut l'effet qu'elle fit sur moi. Cet homme étoit d'un certain âge; il n'avoit point l'air ni le ton fat & avantageux; sa physionomie annonçoit un homme de mérite, sa croix de St. Louis annonçoit un ancien officier. Il m'intéressoit malgré son impudence & malgré moi: tandis qu'il débitoit ses mensonges, je rougissais, je baissais les yeux, j'étois sur les épines; je cherchois quelquefois en moi-même s'il n'y auroit pas moyen de le croire dans l'erreur & de bonne foi. Enfin tremblant que quelqu'un ne me reconnût & ne lui en fit l'affront, je me hâtai d'achever mon chocolat sans rien dire, & baissant la tête en passant devant lui, je sortis le plutôt qu'il

me fut possible, tandis que les assistans péroroient sur sa relation. Je m'aperçus dans la rue que j'étois en sueur, & je suis sûr que si quelqu'un m'eût reconnu & nommé avant ma sortie, on m'auroit vu la honte & l'embarras d'un coupable, par le seul sentiment de la peine que ce pauvre homme auroit à souffrir si son mensonge étoit reconnu.

Me voici dans un de ces momens critiques de ma vie où il est difficile de ne faire que narrer, parce qu'il est presque impossible que la narration même ne porte empreinte de censure ou d'apologie. J'essaierai toutefois de rapporter comment & sur quels motifs je me conduisis, sans y ajouter ni louanges ni blâme.

J'étois ce jour-là dans le même équipage négligé qui m'étoit ordinaire; grande barbe & perruque assez mal peignée. Prenant ce dé-

faut de décence pour un acte de courage, j'entrai de cette façon dans la même salle où devoient arriver peu de temps après le roi, la reine, la famille royale & toute la cour. J'allai m'établir dans la loge où me conduisit M. de Cury, & qui étoit la sienne. C'étoit une grande loge sur le théâtre, vis-à-vis une petite loge plus élevée, où se place le roi avec Mde. de Pompadour. Environné de dames & seul d'homme sur le devant de la loge, je ne pouvois douter qu'on ne m'eût mis là précisément pour être en vue. Quand on eut allumé, me voyant dans cet équipage au milieu de gens tous excessivement parés, je commençai d'être mal à mon aise; je me demandai si j'étois à ma place? si j'y étois mis convenablement? & après quelques minutes d'inquiétude, je me répondis : oui,

LIVRE VIII. 309  
avec une intrépidité qui venoit peut-être plus de l'impossibilité de m'en dédire que de la force de mes raisons. Je me dis : je suis à ma place, puisque je vois jouer ma pièce, que j'y suis invité, que je ne l'ai faite que pour cela, & qu'après tout, personne n'a plus de droit que moi-même à jouir du fruit de mon travail & de mes talens. Je suis mis à mon ordinaire, ni mieux ni pis, si je recommence à m'asservir à l'opinion dans quelque chose, m'y voilà bientôt asservi derechef en tout. Pour être toujours moi-même, je ne dois rougir en quelque lieu que ce soit d'être mis selon l'état que j'ai choisi; mon extérieur est simple & négligé, mais non crasseux, ni mal-propre; la barbe ne l'est point en elle-même, puisque c'est la nature qui nous la donne, & que selon les temps &

310 LES CONFESIONS.

les modes elle est quelquefois un ornement. On me trouvera ridicule, impertinent; eh que m'importe! je dois savoir endurer le ridicule & le blâme, pourvu qu'ils ne soient pas mérités. Après ce petit soliloque je me raffermis si bien que j'aurois été intrépide si j'eusse eu besoin de l'être. Mais soit effet de la présence du maître, soit naturelle disposition des cœurs, je n'aperçus rien que d'obligeant & d'honnête dans la curiosité dont j'étois l'objet. J'en fus touché jusqu'à recommencer d'être inquiet sur moi-même & sur le sort de ma pièce, craignant d'effacer des préjugés si favorables, qui sembloient ne chercher qu'à m'applaudir. J'étois armé contre leur raillerie; mais leur air careffant, auquel je ne m'étois pas attendu, me subjuga si bien que je tremblois comme un enfant quand on commença.

LIVRE VIII. 311

J'eus bientôt de quoi me rassurer. La pièce fut très-mal jouée quant aux acteurs, mais bien chantée & bien exécutée quant à la musique. Dès la première scène, qui véritablement est d'une naïveté touchante, j'entendis s'élever dans les loges un murmure de surprise & d'applaudissement, jusqu'alors inoui dans ce genre de pièces. La fermentation croissante alla bientôt au point d'être sensible dans toute l'assemblée, & pour parler à la Montesquieu, d'augmenter son effet par son effet même. A la scène des deux petites bonnes gens, cet effet fut à son comble. On ne claqua-point devant le roi; cela fit qu'on entendit tout; la pièce & l'auteur y gagnèrent. J'entendis autour de moi un chuchotement de femmes qui me sembloient belles comme des anges, & qui s'entre-

disoient à demi-voix : cela est charmant, cela est ravissant; il n'y a pas un son là qui ne parle au cœur. Le plaisir de donner de l'émotion à tant d'aimables personnes m'émua moi-même jusqu'aux larmes, & je ne les put contenir au premier duo, en remarquant que je n'étois pas seul à pleurer. J'eus un moment de retour sur moi-même, en me rappelant le concert de M. de Treitorens. Cette réminiscence eut l'effet de l'esclave qui tenoit la couronne sur la tête des triomphateurs, mais elle fut courte, & je me livrai bientôt pleinement & sans distraction au plaisir de favoriser ma gloire. Je suis pourtant sûr qu'en ce moment la volupté du sexe y entroit beaucoup plus que la vanité d'auteur, & sûrement s'il n'y eut eu là que des hommes, je n'aurois pas été dévoré comme je l'étois sans

cesse du désir de recueillir de mes lèvres, les délicieuses larmes que je faisois couler. J'ai vu des pièces exciter de plus vifs transports d'admiration, mais jamais une ivresse aussi pleine, aussi douce, aussi touchante régner dans tout un spectacle, & surtout à la cour, un jour de première représentation. Ceux qui ont vu celle-là doivent s'en souvenir; car l'effet en fut unique.

Le même soir M. le duc d'Aumont me fit dire de me trouver au château le lendemain sur les onze heures, & qu'il me présenteroit au roi. M. de Cury qui me fit ce message, ajouta qu'on croyoit qu'il s'agissoit d'une pension, & que le roi vouloit me l'annoncer lui-même. Croira-t-on que la nuit qui suivit une aussi brillante journée fut une nuit d'angoisse & de perplexité pour moi? Ma première idée

après celle de cette présentation, se porta sur un fréquent besoin de sortir qui m'avoit fait beaucoup souffrir le soir même au spectacle; & qui pouvoit me tourmenter le lendemain quand je serois dans la galerie ou dans les appartemens du roi parmi tous ces grands, attendant le passage de sa Majesté. Cette infirmité étoit la principale cause qui me tenoit écarté des cercles, & qui m'empêchoit d'aller m'emfermer chez des femmes. L'idée seule de l'état où ce besoin pouvoit me mettre, étoit capable de me le donner au point de m'en trouver mal, à moins d'un esclandre auquel j'aurois préféré la mort. Il n'y a que les gens qui connoissent cet état qui puissent juger de l'effroi d'en courir le risque.

Je me figurois ensuite devant le roi, présenté à sa Majesté qui dai-

gnoit s'arrêter & m'adresser la parole. C'étoit-là qu'il falloit de la justesse & de la présence d'esprit pour répondre. Ma maudite timidité qui me trouble devant le moindre inconnu, m'auroit-elle quitté devant le roi de France, où m'auroit-elle permis de bien choisir à l'instant ce qu'il falloit dire? Je voulois sans quitter l'air & le ton sévère que j'avois pris, me montrer sensible à l'honneur que me faisoit un si grand monarque. Il falloit envelopper quelque grande & utile vérité dans une louange belle & méritée. Pour préparer d'avance une réponse heureuse, il auroit fallu prévoir juste ce qu'il pourroit me dire, & j'étois sûr après cela de ne pas retrouver en sa présence un mot de ce que j'aurois médité. Que deviendrois-je en ce moment & sous les yeux de toute la cour,

s'il alloit m'échapper dans mon trouble quelqu'une de mes balourdises ordinaires? Ce danger m'alarma, m'effraya, me fit frémir au point de me déterminer à tout risque à ne m'y pas exposer.

Je perdois, il est vrai, la pension qui m'étoit offerte en quelque sorte; mais je m'exemptois aussi du joug qu'elle m'eut imposé. Adieu la vérité, la liberté, le courage. Comment oser désormais parler d'indépendance & de désintéressement? Il ne falloit plus que flatter ou me taire en recevant cette pension: encore qui m'affuroit qu'elle me seroit payée? Que de pas à faire, que de gens à solliciter! Il m'en coûteroit plus de soins & bien plus désagréables pour la conserver que pour m'en passer. Je crus donc en y renonçant prendre un parti très-conséquent à mes principes,

& sacrifier l'apparence à la réalité. Je dis ma résolution à G.... qui n'y opposa rien. Aux autres j'alléguai ma santé, & je partis le matin même.

Mon départ fit du bruit, & fut généralement blâmé. Mes raisons ne pouvoient être senties par tout le monde, m'accuser d'un sot orgueil étoit bien plutôt fait, & contentoit mieux la jalousie de quiconque sentoit en lui-même qu'il ne se feroit pas conduit ainsi. Le lendemain Jelyotte m'écrivit un billet où il me détailla les succès de ma pièce & l'engouement où le roi lui-même en étoit. Toute la journée, me marquoit-il, Sa Majesté ne cesse de chanter, avec la voix la plus fautive de son royaume: *J'ai perdu mon serviteur; j'ai perdu tout mon bonheur.* Il ajoutoit que dans la quinzaine on devoit donner une

seconde représentation du Devin, qui constatoit aux yeux de tout le public le plein succès de la première.

Deux jours après, comme j'entrois le soir sur les neuf heures chez Mde. D'....y, où j'allois souper, je me vis croisé par un fiacre à la porte. Quelqu'un qui étoit dans ce fiacre me fit signe d'y monter; j'y monte: c'étoit Diderot. Il me parla de la pension avec un feu que, sur pareil sujet, je n'aurois pas attendu d'un philosophe. Il ne me fit pas un crime de n'avoir pas voulu être présenté au roi, mais il m'en fit un terrible de mon indifférence pour la pension. Il me dit que si j'étois défintéressé pour mon compte, il ne m'étoit pas permis de l'être pour celui de Mde. le Vasseur & de sa fille; que je leur devois de n'omettre aucun moyen

possible & honnête de leur donner du pain; & comme on ne pouvoit pas dire après tout que j'eusse refusé cette pension, il soutint que puisqu'on avoit paru disposé à me l'accorder, je devois la solliciter & l'obtenir à quelque prix que ce fût. Quoique je fusse touché de son zèle, je ne pus goûter ses maximes, & nous eûmes à ce sujet une dispute très-vive, la première que j'aie eue avec lui; & nous n'en avons jamais eu que de cette espèce, lui me prescrivant ce qu'il prétendoit que je devois faire, & moi m'en défendant, parce que je croyois ne le devoir pas.

Il étoit tard quand nous nous quittâmes. Je voulus le mener souper chez Mde. D'....y, il ne le voulut point; & quelque effort que le désir d'unir tous ceux que j'aime m'ait fait faire en divers temps

pour l'engager à la voir, jusqu'à la mener à sa porte, qu'il nous tint fermée, il s'en est toujours défendu, ne parlant d'elle qu'en termes très-méprisans. Ce ne fut qu'après ma brouillerie avec elle & avec lui, qu'ils se lièrent, & qu'il commença d'en parler avec honneur.

Depuis lors Diderot & G. . . . semblèrent prendre à tâche d'aliéner de moi les gouverneuses, leur faisant entendre que si elles n'étoient pas plus à leur aise, c'étoit mauvaise volonté de ma part, & qu'elles ne feroient jamais rien avec moi. Ils tâchoient de les engager à me quitter, leur promettant un regrat de sel, un bureau à tabac, & je ne fais quoi encore, par le crédit de Mde. D'.....y. Ils voulurent même entraîner Duclos, ainsi que d'H.....k, dans leur ligue, mais le premier s'y refusa toujours.

J'eus

J'eus alors quelque vent de tout ce manège; mais je ne l'appris bien distinctement que long-temps après, & j'eus souvent à déplorer le zèle aveugle & peu discret de mes amis, qui cherchant à me réduire, incommodé comme j'étois, à la plus triste solitude, travailloient dans leur idée à me rendre heureux par les moyens les plus propres en effet à me rendre misérable.

Le carnaval suivant 1753 le Devin fut joué à Paris, & j'eus le temps, dans cet intervalle, d'en faire l'ouverture & le divertissement. Ce divertissement, tel qu'il est gravé, devoit être en action d'un bout à l'autre, & dans un sujet suivi, qui, selon moi, fournissoit des tableaux très-agréables. Mais quand je proposai cette idée à l'opéra, on ne m'entendit seulement pas, & il fallut coudre des

chants & des danfes à l'ordinaire : cela fit que ce divertiffement, quoique plein d'idées charmantes, qui ne déparent point les fcènes, réuffit très-médiocrement. J'ôtai le récitatif de Jelyotte, & je rétablis le mien, tel que je l'avois fait d'abord & qu'il eft gravé ; & ce récitatif, un peu francifé, je l'avoue, c'est-à-dire, traîné par les acteurs, loin de choquer perfonne, n'a pas moins réuffi que les airs, & a paru, même au public, tout auffi bien fait pour le moins. Je dédiai ma pièce à M. Duclos qui l'avoit protégée, & je déclarai que ce feroit ma feule dédicace. J'en ai pourtant fait une feconde avec fon consentement ; mais il a dû fe tenir encore plus honoré de cette exception que fi je n'en avois fait aucune.

J'ai fur cette pièce beaucoup d'anecdotes fur lesquelles des cho-

fes plus importantes à dire ne me laiffent pas le loifir de m'étendre ici. J'y reviendrai peut-être un jour dans le fupplément. Je n'en faurois pourtant omettre une qui peut avoir trait à tout ce qui fuit. Je vifitois un jour dans le cabinet du baron d'H.....k fa mufique ; après en avoir parcouru de beaucoup d'efpèces, il me dit en me montrant un recueil de pièces de clavecin : voilà des pièces qui ont été composées pour moi ; elles font pleines de goût, bien chantantes, perfonne ne les connoît ni ne les verra que moi feul. Vous en devriez choisir quelqu'une pour l'inférer dans votre divertiffement. Ayant dans la tête des fujets d'airs & de fymphonies, beaucoup plus que je n'en pouvois employer, je me fouciois très-peu des fiens. Cependant il me preffa tant, que par

complaisance je choisis une pastorelle que j'abrégeai, & que je mis en trio pour l'entrée des compagnes de Colette. Quelques mois après & tandis qu'on représentoit le Devin, entrant un jour chez G...., je trouvai du monde autour de son clavecin, d'où il se leva brusquement à mon arrivée. En regardant machinalement sur son pupitre, j'y vis ce même recueil du baron d'H....k ouvert précisément à cette même pièce qu'il m'avoit pressée de prendre, en m'assurant qu'elle ne sortiroit jamais de ses mains. Quelque temps après je vis encore ce même recueil ouvert sur le clavecin de M. D'....y, un jour qu'il y avoit musique chez lui. G.... ni personne ne m'a jamais parlé de cet air, & je n'en parle ici moi-même que parce qu'il se répandit quelque temps après un bruit, que

je n'étois pas l'auteur du Devin du village. Comme je ne fus jamais un grand croque-note, je suis persuadé que sans mon dictionnaire de musique, on auroit dit à la fin que je ne la favois pas. (\*)

Quelque temps avant qu'on donnât le Devin du village, il étoit arrivé à Paris des bouffons italiens qu'on fit jouer sur le théâtre de l'opéra, sans prévoir l'effet qu'ils y alloient faire. Quoiqu'ils fussent détestables & que l'orchestre, alors très-ignorant, estropiât à plaisir les pièces qu'ils donnèrent, elles ne laissèrent pas de faire à l'opéra françois un tort qu'il n'a jamais réparé. La comparaison de ces deux musiques, entendues le même jour sur le même théâtre déboucha les oreilles françoises; il n'y eut personne

(\*) Je ne prévoyois guère encore qu'on le diroit enfin, malgré le dictionnaire.

qui pût endurer la traînerie de leur musique après l'accent vif & marqué de l'italienne; fitôt que les bouffons avoient fini, tout s'en alloit. On fut forcé de changer l'ordre & de mettre les bouffons à la fin. On donnoit Eglé, Pigmalion, le Sylphe; rien ne tenoit. Le seul Devin du village soutint la comparaison, & plut encore après la *Serva Padrona*. Quand je composai mon Intermède j'avois l'esprit rempli de ceux-là; ce furent eux qui m'en donnèrent l'idée, & j'étois bien éloigné de prévoir qu'on les passeroit en revue à côté de lui. Si j'eusse été un pillard, que de vols seroient alors devenus manifestes, & combien on eut pris soin de les faire sentir! Mais rien: on a eu beau faire, on n'a pas trouvé dans ma musique la moindre réminiscence d'aucune autre, & tous mes

chants comparés aux prétendus originaux, se font trouvés aussi neufs que le caractère de musique que j'avois créé. Si l'on eut mis Mondonville ou Rameau à pareille épreuve, ils n'en seroient sortis qu'en lambeaux.

Les bouffons firent à la musique italienne des sectateurs très-ardens. Tout Paris se divisa en deux partis plus échauffés que s'il se fût agi d'une affaire d'état ou de religion. L'un plus puissant, plus nombreux, composé des grands, des riches & des femmes, soutenoit la musique françoise; l'autre plus vif, plus fier, plus enthousiaste, étoit composé des vrais connoisseurs, des gens à talents, des hommes de génie. Son petit peloton se rassembloit à l'opéra sous la loge de la reine. L'autre parti remplissoit le reste du parterre & de la salle;

mais son foyer principal étoit sous la loge du roi. Voilà d'où vinrent ces noms de partis célèbres dans ce temps-là, de *Coin du roi* & de *Coin de la reine*. La dispute en s'animent produisit des brochures. Le *Coin du roi* voulut plaisanter; il fut moqué par le *Petit Prophète*; il voulut se mêler de raisonner; il fut écrasé par la *Lettre sur la musique françoise*. Ces deux petits écrits, l'un de G.... & l'autre de moi, sont les seuls qui survivent à cette querelle; tous les autres sont déjà morts.

Mais le *Petit Prophète*, qu'on s'obstina long-temps à m'attribuer, malgré moi, fut pris en plaisanterie, & ne fit pas la moindre peine à son auteur; au lieu que la *Lettre sur la musique* fut prise au sérieux, & souleva contre moi toute la nation, qui se crut offensée dans sa

musique. La description de l'incroyable effet de cette brochure seroit digne de la plume de Tacite. C'étoit le temps de la grande querelle du parlement & du clergé. Le parlement venoit d'être exilé; la fermentation étoit au comble: tout menaçoit d'un prochain soulèvement. La brochure parut; à l'instant toutes les autres querelles furent oubliées: on ne songea qu'au péril de la musique françoise, & il n'y eut plus de soulèvement que contre moi. Il fut tel que la nation n'en est jamais bien revenue. A la cour on ne balançoit qu'entre la Bastille & l'exil, & la lettre-de-cachet alloit être expédiée, si M. de Voyer n'en eut fait sentir le ridicule. Quand on lira que cette brochure a peut-être empêché une révolution dans l'état, on croira rêver. C'est pourtant une vérité

bien réelle que tout Paris peut encore attester, puisqu'il n'y a pas aujourd'hui plus de quinze ans de cette singulière anecdote.

Si l'on n'attenta pas à ma liberté, l'on ne m'épargna pas du moins les insultes; ma vie même fut en danger. L'orchestre de l'opéra fit l'honnête complot de m'assassiner quand j'en fortirois. On me le dit; je n'en fus que plus assidu à l'opéra, & je ne fus que long-temps après que M. Ancelet, officier des mousquetaires, qui avoit de l'amitié pour moi, avoit détourné l'effet du complot, en me faisant escorter à mon insçu à la sortie du spectacle. La ville venoit d'avoir la direction de l'opéra. Le premier exploit du prévôt des marchands fut de me faire ôter mes entrées, & cela de la façon la plus malhonnête qu'il fut possible; c'est-à-dire, en me les

faisant refuser publiquement à mon passage; de sorte que je fus obligé de prendre un billet d'amphithéâtre pour n'avoir pas l'affront de m'en retourner ce jour-là. L'injustice étoit d'autant plus criante que le seul prix que j'avois mis à ma pièce, en la leur cédant, étoit mes entrées à perpétuité: car, quoique ce fût un droit pour tous les auteurs, & que j'eusse ce droit à double titre, je ne laissai pas de le stipuler expressément en présence de M. Duclos. Il est vrai qu'on m'envoya pour mes honoraires, par le caissier de l'opéra, cinquante louis que je n'avois pas demandés; mais outre que ces cinquante louis ne faisoient pas même la somme qui me revenoit dans les règles, ce paiement n'avoit rien de commun avec le droit d'entrées formellement stipulé, & qui en étoit entiè-

rement indépendant. Il y avoit dans ce procédé une telle complication d'iniquité & de brutalité, que le public, alors dans sa plus grande animosité contre moi, ne laissa pas d'en être unanimement choqué, & tel qui m'avoit insulté la veille crioit le lendemain tout haut dans la salle qu'il étoit honteux d'ôter ainsi les entrées à un auteur qui les avoit si bien méritées, & qui pouvoit même les réclamer pour deux. Tant est juste le proverbe italien *qu'ogn' un ama la giustizia in casa d'altrui.*

Je n'avois là-dessus qu'un parti à prendre; c'étoit de réclamer mon ouvrage, puisqu'on m'en ôtoit le prix convenu. J'écrivis pour cet effet à M. d'A....., qui avoit le département de l'opéra, & je joignis à ma lettre un mémoire qui étoit sans réplique, & qui demeura

sans réponse & sans effet, ainsi que ma lettre. Le silence de cet homme injuste me resta sur le cœur, & ne contribua pas à augmenter l'estime très-médiocre que j'eus toujours pour son caractère & pour ses talens. C'est ainsi qu'on a gardé ma pièce à l'opéra en me frustrant du prix pour lequel je l'avois cédée. Du foible au fort ce seroit voler, du fort au foible c'est seulement s'approprier le bien d'autrui.

Quant au produit pécuniaire de cet ouvrage, quoiqu'il ne m'ait pas rapporté le quart de ce qu'il auroit rapporté dans les mains d'un autre, il ne laissa pas d'être assez grand pour me mettre en état de subsister plusieurs années, & suppléer à la copie qui alloit toujours assez mal. J'eus cent louis du roi, cinquante de Mde. de Pompadour pour la représentation de Bellevue, où

elle fit elle-même le rôle de Colin, cinquante de l'opéra, & cinq cent francs de Pissot pour la gravure; enforte que cet intermède, qui ne me coûta jamais que cinq ou six semaines de travail, me rapporta presque autant d'argent, malgré mon malheur & ma balourdise, que m'en a depuis rapporté l'Emile, qui m'avoit coûté vingt ans de méditation & trois ans de travail: mais je payai bien l'aifance pécuniaire où me mit cette pièce par les chagrins infinis qu'elle m'attira. Elle fut le germe des secrètes jalousies qui n'ont éclaté que long-temps après. Depuis son succès, je ne remarquai plus ni dans G... ni dans Diderot ni dans presque aucun des gens de lettres de ma connoissance cette cordialité, cette franchise, ce plaisir de me voir que j'avois cru trouver en eux jusqu'alors. Dès que je

paroissois chez le baron, la conversation cessoit d'être générale. On se rassembloit par petits pelotons, on se chuchotoit à l'oreille, & je restois seul sans savoir avec qui parler. J'endurai long-temps ce choquant abandon, & voyant que Mde. d'H....k, qui étoit douce & aimable, me recevoit toujours bien, je supportois les grossièretés de son mari tant qu'elles furent supportables. Mais un jour il m'entreprit sans sujet, sans prétexte, & avec une telle brutalité devant Diderot, qui ne dit pas un mot, & devant Margency, qui m'a dit souvent depuis lors avoir admiré la douceur & la modération de mes réponses; qu'enfin chassé de chez lui par ce traitement indigne, j'en sortis résolu de n'y plus rentrer. Cela ne m'empêcha pas de parler toujours honorablement de lui & de sa mai-

son; tandis qu'il ne s'exprimoit jamais sur mon compte qu'en termes outrageans, méprisans, sans me désigner autrement que par ce *petit cuistre*, & sans pouvoir cependant articuler aucun tort d'aucune espèce que j'aie eu jamais avec lui ni avec personne à laquelle il prit intérêt. Voilà comment il finit par vérifier mes prédictions & mes craintes. Pour moi, je crois que mesdits amis m'auroient pardonné de faire des livres, & d'excellens livres, parce que cette gloire ne leur étoit pas étrangère, mais qu'ils ne purent me pardonner d'avoir fait un opéra, ni les succès brillans qu'eut cet ouvrage, parce qu'aucun d'eux n'étoit en état de courir la même carrière, ni d'aspirer aux mêmes honneurs. Duclos seul, au-dessus de cette jalousie, parut même augmenter d'amitié pour moi,

moi, & m'introduisit chez Mlle. Quinault, où je trouvai autant d'attentions, d'honnêtetés, de carettes, que j'avois peu trouvé tout cela chez M. d'H....k.

Tandis qu'on jouoit le Devin du village à l'opéra, il étoit aussi question de son auteur à la comédie françoise, mais un peu moins heureusement. N'ayant pu dans sept ou huit ans faire jouer mon Narcisse aux italiens, je m'étois dégoûté de ce théâtre, par le mauvais jeu des acteurs dans le françois, & j'aurois bien voulu avoir fait passer ma pièce aux françois plutôt que chez eux. Je parlai de ce désir au comédien La Noue, avec lequel j'avois fait connoissance, & qui, comme on fait, étoit homme de mérite & auteur. Narcisse lui plut, il se chargea de le faire jouer anonyme, & en atten-

dant, il me procura les entrées, qui me furent d'un grand agrément; car j'ai toujours préféré le théâtre françois aux deux autres. La pièce fut reçue avec applaudissement, & représentée sans qu'on en nommât l'auteur; mais j'ai lieu de croire que les comédiens & bien d'autres ne l'ignoroient pas. Les demoiselles Gauffin & Grandval jouoient les rôles d'amoureuses, & quoique l'intelligence du tout fût manquée à mon avis, on ne pouvoit pas appeler cela une pièce absolument mal jouée. Toutefois je fus surpris & touché de l'indulgence du public, qui eut la patience de l'entendre tranquillement d'un bout à l'autre, & d'en souffrir même une seconde représentation, sans donner le moindre signe d'impatience. Pour moi, je m'ennuyai tellement à la première, que

je ne pus tenir jusqu'à la fin, & sortant du spectacle j'entrai au café de Procope où je trouvai Boiffi & quelques autres, qui probablement s'étoient ennuyés comme moi. Là je dis hautement mon *peccavi*, m'avouant humblement ou fièrement l'auteur de la pièce, & en parlant comme tout le monde en pensoit. Cet aveu public de l'auteur d'une mauvaise pièce qui tombe, fut fort admiré, & me parut très-peu pénible. J'y trouvai même un dédommagement d'amour-propre dans le courage avec lequel il fut fait, & je crois qu'il y eut en cette occasion plus d'orgueil à parler qu'il n'y auroit eu de sottise honte à se taire. Cependant, comme il étoit sûr que la pièce, quoique glacée à la représentation soutenoit la lecture, je la fis imprimer, & dans la préface qui est un de mes bons

écrits, je commençai de mettre à découvert mes principes un peu plus que je n'avois fait jusqu'alors.

J'eus bientôt occasion de les développer tout-à-fait dans un ouvrage de plus grande importance ; car ce fut je pense, en cette année 1753 que parut le Programme de l'académie de Dijon sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes. Frappé de cette grande question, je fus surpris que cette académie eût osé la proposer ; mais puisqu'elle avoit eu ce courage, je pouvois bien avoir celui de la traiter, & je l'entrepris.

Pour méditer à mon aise ce grand sujet je fis à St. Germain un voyage de sept ou huit jours avec Thérèse, notre hôtesse, qui étoit une bonne femme, & une de ses amies. Je compte cette promenade pour une des plus agréables de ma

vie. Il faisoit très-beau ; ces bonnes femmes se chargèrent des soins & de la dépense ; Thérèse s'amusoit avec elles, & moi, sans souci de rien, je venois m'égayer sans gêne aux heures des repas. Tout le reste du jour, enfoncé dans la forêt, j'y cherchois, j'y trouvois l'image des premiers temps, dont je traçois fièrement l'histoire ; je faisois main-basse sur les petits mensonges des hommes, j'osois dévoiler à nud leur nature, suivre le progrès du temps & des choses qui l'ont défigurée, & comparant l'homme de l'homme avec l'homme naturel, leur montrer dans son perfectionnement prétendu la véritable source de ses misères. Mon ame exaltée par ces contemplations sublimes s'élevoit auprès de la divinité, & voyant de-là mes semblables suivre dans l'aveugle route de leurs pré-

342 LES CONFESIONS.

jugés, celle de leurs erreurs, de leurs malheurs, de leurs crimes, je leur criois d'une foible voix qu'ils ne pouvoient entendre : infensés, qui vous plaignez sans cesse de la nature, apprenez que tous vos maux vous viennent de vous.

De ces méditations résulta le discours sur l'inégalité, ouvrage qui fut plus du goût de Diderot que tous mes autres écrits, & pour lequel ses conseils me furent le plus utiles, (\*) mais qui ne trouva

---

(\*) Dans le temps que j'écrivois ceci, je n'avois encore aucun soupçon du grand complot de Diderot & de G...., sans quoi j'aurois aisément reconnu combien le premier abusoit de ma confiance, pour donner à mes écrits ce ton dur & cet air noir qu'ils n'eurent plus quand il cessa de me diriger. Le morceau du Philosophe qui s'argumente en se bouchant les oreilles pour s'endurcir aux plaintes d'un malheureux, est de sa façon, & il m'en avoit fourni d'autres plus forts encore que je ne pus me résoudre à employer. Mais attribuant cette humeur noire à celle que lui avoit donné le donjon

LIVRE VIII. 343

dans toute l'Europe que peu de lecteurs qui l'entendissent, & aucun de ceux-là qui voulût en parler. Il avoit été fait pour concourir au prix, je l'envoyai donc, mais sûr d'avance qu'il ne l'auroit pas, & sachant bien que ce n'est pas pour des pièces de cette étoffe que sont fondés les prix des académies.

Cette promenade & cette occupation firent du bien à mon humeur & à ma santé. Il y avoit déjà plusieurs années que, tourmenté de mon mal, je m'étois livré tout-à-fait aux médecins, qui, sans l'alléger avoient épuisé mes forces & détruit mon tempérament. Au retour de St. Germain je me trouvai plus de forces & me sentis beaucoup mieux. Je suivis cette

---

de Vincennes, & dont on retrouve dans son Clair-val une assez forte dose, il ne me vint jamais à l'esprit d'y soupçonner la moindre méchanceté.

indication, & résolu de guérir ou mourir sans médecins & sans remèdes, je leur dis adieu pour jamais, & je me mis à vivre au jour la journée, restant coi quand je ne pouvois aller, & marchant fitôt que j'en avois la force. Le train de Paris parmi les gens à prétentions étoit si peu de mon goût; les cabales des gens de lettres, leurs honteuses querelles, leur peu de bonne foi dans leurs livres, leurs airs tranchans dans le monde m'étoient si odieux, si antipathiques, je trouvois si peu de douceur, d'ouverture de cœur, de franchise dans le commerce même de mes amis, que rebuté de cette vie tumultueuse, je commençois à soupirer ardemment après le séjour de la campagne, & ne voyant pas que mon métier me permit de m'y établir, j'y courois du moins, passer les

heures que j'avois de libres. Pendant plusieurs mois, d'abord après mon dîné, j'allois me promener seul au bois de Boulogne, méditant des sujets d'ouvrages, & je ne revenois qu'à la nuit.

G.....t avec lequel j'étois alors extrêmement lié, se voyant obligé d'aller à Genève pour son emploi, me proposa ce voyage, j'y consentis. Je n'étois pas assez bien pour me passer des soins de la gouverneuse : il fut décidé qu'elle feroit du voyage, que sa mère garderoit la maison, & tous nos arrangemens pris, nous partîmes tous trois ensemble le premier Juin 1754.

Je dois noter ce voyage comme l'époque de la première expérience, qui jusqu'à l'âge de quarante-deux ans que j'avois alors, ait porté atteinte au naturel pleinement confiant avec lequel j'étois né, & au-

quel je m'étois toujours livré sans réserve & sans inconvénient. Nous avions un carrosse bourgeois qui nous menoit avec les mêmes chevaux à très-petites journées. Je descendois & marchois souvent à pied. A peine étions-nous à la moitié de notre route, que Thérèse marqua la plus grande répugnance à rester seule dans la voiture avec G.....t, & que quand, malgré ses prières, je voulois descendre, elle descendoit & marchoit aussi. Je la grondai long-temps de ce caprice & même je m'y opposai tout-à-fait, jusqu'à-ce qu'elle se vît forcée enfin à m'en déclarer la cause. Je crus rêver, je tombai des nues quand j'appris que mon ami M. de G.....t, âgé de plus de soixante ans, podagre, impotent, usé de plaisirs & de jouissances, travailloit depuis notre départ à corrompre une per-

sonne qui n'étoit plus ni belle ni jeune, qui appartenoit à son ami, & cela par les moyens les plus bas, les plus honteux, jusqu'à lui présenter sa bourse, jusqu'à tenter de l'émouvoir par la lecture d'un livre abominable, & par la vue des figures infâmes dont il étoit plein. Thérèse indignée lui lança une fois son vilain livre par la portière, & j'appris que le premier jour, une violente migraine m'ayant fait aller coucher sans souper, il avoit employé tout le temps de ce tête-à-tête à des tentatives & des manœuvres plus dignes d'un satyre ou d'un bouc que d'un honnête-homme, auquel j'avois confié ma compagne & moi-même. Quelle surprise ! quel serrement de cœur tout nouveau pour moi ! Moi qui jusqu'alors avois cru l'amitié inséparable de tous les sentimens aimables & no-

bles qui font tout son charme, pour la première fois de ma vie je me vois forcé de l'allier au dédain, & d'ôter ma confiance & mon estime à un homme que j'aime & dont je me crois aimé ! Le malheureux me cachoit sa turpitude ; pour ne pas exposer Thérèse, je me vis forcé de lui cacher mon mépris, & de receler au fond de mon cœur des sentiments qu'il ne devoit pas connoître. Douce & sainte illusion de l'amitié ! G.....t leva le premier ton voile à mes yeux. Que de mains cruelles l'ont empêché depuis lors de retomber !

A Lyon, je quittai G.....t pour prendre ma route par la Savoie, ne pouvant me résoudre à passer derechef si près de maman sans la revoir. Je la revis... dans quel état, mon Dieu ! quel avilissement ! que lui restoit-il de sa

vertu première ? Etoit-ce la même Mde. de Warens, jadis si brillante, à qui le curé Pontverre m'avoit adressé ? Que mon cœur fut navré ! Je ne vis plus pour elle d'autre ressource que de se dépayser. Je lui réitérai vivement & vainement les instances que je lui avois faites plusieurs fois dans mes lettres de venir vivre paisiblement avec moi, qui voulois consacrer mes jours & ceux de Thérèse à rendre les siens heureux. Attachée à sa pension, dont, cependant, quoiqu'exactement payée, elle ne tiroit rien depuis long-temps, elle ne m'écouta pas. Je lui fis encore quelque légère part de ma bourse, bien moins que je n'aurois dû, bien moins que je n'aurois fait si je n'eusse été parfaitement sûr qu'elle n'en profiteroit pas d'un sou. Durant mon séjour à Genève, elle fit un voyage

en Chablais, & vint me voir à Grange-canal. Elle manquoit d'argent pour achever son voyage; je n'avois pas sur moi ce qu'il falloit pour cela; je le lui envoyai une heure après par Thérèse. Pauvre maman! Que je dise encore ce trait de son cœur. Il ne lui restoit pour dernier bijou qu'une petite bague. Elle l'ôta de son doigt pour la mettre à celui de Thérèse, qui la remit à l'instant au sien en baisant cette noble main qu'elle arrosa de ses pleurs. Ah! c'étoit alors le moment d'acquitter ma dette! Il falloit tout quitter pour la suivre, m'attacher à elle jusqu'à sa dernière heure, & partager son sort quel qu'il fût. Je n'en fis rien. Distract par un autre attachement, je sentis relâcher le mien pour elle, faute d'espoir de pouvoir le lui rendre utile. Je gémiss sur elle, & ne la

fui vis pas. De tous les remords que j'ai sentis en ma vie, voilà le plus vif & le plus permanent. Je méritai par-là les châtimens terribles qui depuis lors n'ont cessé de m'accabler; puissent-ils avoir expié mon ingratitude! Elle fut dans ma conduite, mais elle a trop déchiré mon cœur pour que jamais ce cœur ait été celui d'un ingrat.

Avant mon départ de Paris j'avois esquissé la dédicace de mon discours sur l'inégalité. Je l'achevai à Chambéry, & la datai du même lieu, jugeant qu'il étoit mieux pour éviter toute chicane de ne la dater ni de France ni de Genève. Arrivé dans cette ville, je me livrai à l'enthousiasme républicain qui m'y avoit amené. Cet enthousiasme augmenta par l'accueil que j'y reçus. Fêté, caressé dans tous les états, je me livrai tout entier au zèle

patriotique , & honteux d'être exclus de mes droits de citoyen par la profession d'un autre culte que celui de mes pères, je résolus de reprendre ouvertement ce dernier. Je pensois que l'Évangile étant le même pour tous les Chrétiens, & le fond du dogme n'étant différent qu'en ce qu'on se méloit d'expliquer ce qu'on ne pouvoit entendre, il appartenoit en chaque pays au seul souverain de fixer & le culte & ce dogme inintelligible, & qu'il étoit par conséquent du devoir du citoyen d'admettre le dogme & de suivre le culte prescrit par la loi. La fréquentation des Encyclopédistes, loin d'ébranler ma foi, l'avoit affermie par mon aversion naturelle pour la dispute & pour les partis. L'étude de l'homme & de l'univers m'avoit montré partout les causes finales & l'intelligence  
qui

qui les dirigeoit. La lecture de la bible, & surtout de l'évangile, à laquelle je m'appliquois depuis quelques années, m'avoit fait mépriser les basses & sottes interprétations que donnoient à Jésus-Christ les gens les moins dignes de l'entendre. En un mot, la philosophie, en m'attachant à l'essentiel de la religion, m'avoit détaché de ce fatras de petites formules dont les hommes l'ont offusquée. Jugeant qu'il n'y avoit pas pour un homme raisonnable deux manières d'être Chrétien, je jugeois aussi que tout ce qui est forme & discipline étoit dans chaque pays du ressort des lois. De ce principe si sensé, si social, si pacifique, & qui m'a attiré de si cruelles persécutions, il s'ensuivoit que voulant être citoyen, je devois être protestant & rentrer dans le culte établi

dans mon pays. Je m'y déterminai; je me soumis même aux instructions du pasteur de la paroisse où je logeois, laquelle étoit hors de la ville. Je désirai seulement de n'être pas obligé de paroître en consistoire. L'édit ecclésiastique, cependant, y étoit formel; on voulut bien y déroger en ma faveur, & l'on nomma une commission de cinq ou six membres pour recevoir en particulier ma profession de foi. Malheureusement, le ministre Perdriau, homme aimable & doux, avec qui j'étois lié, s'avisa de me dire qu'on se réjouissoit de m'entendre parler dans cette petite assemblée. Cette attente m'effraya si fort, qu'ayant étudié jour & nuit pendant trois semaines un petit discours que j'avois préparé, je me troublai lorsqu'il fallut le réciter, au point de n'en pouvoir pas

dire un seul mot, & je fis dans cette conférence le rôle du plus sot écolier. Les commissaires parloient pour moi, je répondois bêtement *oui & non*: ensuite je fus admis à la communion & réintégré dans mes droits de citoyen: je fus inscrit comme tel dans le rôle des gardes que payent les seuls citoyens & bourgeois, & j'assistai à un conseil-général *extraordinaire* pour recevoir le serment du syndic Muffard. Je fus si touché des bontés que me témoignèrent en cette occasion le conseil, le consistoire, & des procédés obligeans & honnêtes de tous les magistrats, ministres & citoyens que, pressé par le bon-homme De Luc qui m'obsédoit sans cesse, & encore plus par mon propre penchant, je ne songeai à retourner à Paris que pour dissoudre mon ménage, mettre en règle mes petites

affaires, placer Mde. le Vasseur & son mari, ou pourvoir à leur subsistance, & revenir avec Thérèse m'établir à Genève pour le reste de mes jours.

Cette résolution prise, je fis trêve aux affaires sérieuses pour m'amuser avec mes amis jusqu'au temps de mon départ. De tous ces amusemens celui qui me plut davantage fut une promenade autour du lac que je fis en bateau avec De Luc père, sa bru, ses deux fils, & ma Thérèse. Nous mîmes sept jours à cette tournée par le plus beau temps du monde. J'en gardai le vif souvenir des sites qui m'avoient frappé à l'autre extrémité du lac, & dont je fis la description quelques années après, dans la nouvelle Héloïse.

Les principales liaisons que je fis à Genève, outre les De Luc

dont j'ai parlé, furent le jeune V..... que j'avois déjà connu à Paris & dont j'augurois mieux alors que je n'ai fait dans la suite; M. Perdriau, alors pasteur de campagne, aujourd'hui professeur de belles-lettres, dont la société pleine de douceur & d'aménité me fera toujours regrettable, quoiqu'il ait cru du bel air de se détacher de moi; M. Jalabert, alors professeur de physique, depuis conseiller & syndic, auquel je lus mon discours sur l'inégalité (mais non pas la dédicace) & qui en parut transporté; le professeur Lullin avec lequel jusqu'à sa mort je suis resté en correspondance, & qui m'avoit même chargé d'emplètes de livres pour la bibliothèque; le professeur V....., qui me tourna le dos comme tout le monde, après que je lui eus donné des preuves d'attachement

& de confiance qui l'auroient dû toucher si un t..... pouvoit être touché de quelque chose; C..... commis & successeur de Gauffecourt qu'il voulut supplanter, & qui bientôt fut supplanté lui-même; M..... de M..... ancien ami de mon père & qui s'étoit aussi montré le mien, mais qui, après avoir jadis bien mérité de la patrie, s'étant fait auteur dramatique & prétendant au Deux-cent, changea de maximes & devint ridicule avant sa mort. Mais celui de tous dont j'attendis d'avantage, fut M....., jeune homme de la plus grande espérance par ses talens, par son esprit plein de feu, que j'ai toujours aimé, quoique sa conduite à mon égard ait été souvent équivoque, & qu'il ait des liaisons avec mes plus cruels ennemis, mais qu'avec tout cela je ne puis m'empêcher de regarder

encore comme appelé à être un jour le défenseur de ma mémoire, & le vengeur de son ami.

Au milieu de ces dissipations je ne perdis ni le goût, ni l'habitude de mes promenades solitaires, & j'en faisois souvent d'assez grandes sur les bords du lac, durant lesquelles ma tête accoutumée au travail ne demouroit pas oisive. Je digérais le plan déjà formé de mes institutions politiques, dont j'aurai bientôt à parler; je méditois une histoire du Valais, un plan de tragédie en prose, dont le sujet qui n'étoit pas moins que Lucrece, ne m'ôtoit pas l'espoir d'attirer les rieurs, quoique j'osasse laisser paroître encore cette infortunée, quand elle ne le peut plus sur aucun théâtre françois. Je m'essayois en même temps sur Tacite, & je traduisis le premier livre de

son histoire qu'on trouvera parmi mes papiers.

Après quatre mois de séjour à Genève je retournai au mois d'Octobre à Paris, & j'évitai de passer par Lyon pour ne pas me retrouver en route avec G.....t. Comme il entroit dans mes arrangemens de ne revenir à Genève que le printemps suivant, je repris pendant l'hiver mes habitudes & mes occupations, dont la principale fut de voir les épreuves de mon discours sur l'inégalité, que je faisois imprimer en Hollande par le libraire Rey, dont je venois de faire la connoissance à Genève. Comme cet ouvrage étoit dédié à la République, & que cette dédicace pouvoit ne pas plaire au Conseil, je voulois attendre l'effet qu'elle feroit à Genève avant que d'y retourner. Cet effet ne me fut pas favorable, &

cette dédicace que le plus pur patriotisme m'avoit dictée, ne fit que m'attirer des ennemis dans le conseil, & des jaloux dans la bourgeoisie. M. Chouet, alors premier syndic, m'écrivit une lettre honnête, mais froide, qu'on trouvera dans mes recueils. Je reçus des particuliers, entr'autres de De Luc & de Jalabert quelques complimens, & ce fut-là tout: je ne vis point qu'aucun Genevois me fut un vrai gré du zèle de cœur qu'on sentoit dans cet ouvrage. Cette indifférence scandalisa tous ceux qui la remarquèrent. Je me souviens que dînant un jour à Clichy chez Mde. D...n avec C.....n résident de la république & avec M. de Mairan, celui-ci dit en pleine table que le Conseil me devoit un présent & des honneurs publics pour cet ouvrage, & qu'il se dés.

honorait s'il y manquoit. C.....n qui étoit un petit homme noir & méchant, n'osa rien répondre en ma présence, mais il fit une grimace effroyable qui fit fourire Mde. D...n. Le seul avantage que me procura cet ouvrage, outre celui d'avoir satisfait mon cœur, fut le titre de citoyen qui me fut donné par mes amis, puis par le public à leur exemple, & que j'ai perdu dans la fuite pour l'avoir trop bien mérité.

Ce mauvais succès ne m'auroit pourtant pas détourné d'exécuter ma retraite à Genève, si des motifs plus puissans sur mon cœur n'y avoient concouru. M. D'....y voulant ajouter une aîle qui manquoit au château de la C.....e, faisoit une dépense immense pour l'achever. Etant allé voir un jour avec Mde. D'....y ces ouvrages, nous

poussâmes notre promenade un quart de lieue plus loin jusqu'au réservoir des eaux du parc qui touchoit la forêt de Montmorency, & où étoit un joli potager avec une petite loge fort délabrée qu'on appeloit l'Hermitage. Ce lieu solitaire & très-agréable m'avoit frappé quand je le vis pour la première fois avant mon voyage de Genève. Il m'étoit échappé de dire dans mon transport: Ah, Madame, quelle habitation délicieuse! voilà un asyle tout fait pour moi. Mde. D'....y ne releva pas beaucoup mon discours; mais à ce second voyage je fus tout surpris de trouver au lieu de la vieilleasure, une petite maison presque entièrement neuve, fort bien distribuée & très-logeable pour un petit ménage de trois personnes. Mde. D'....y avoit fait faire cet ouvrage en silence & à

364 LES CONFESIONS.

très-peu de frais, en détachant quelques matériaux & quelques ouvriers de ceux du château. Au second voyage elle me dit en voyant ma surprise : mon ours, voilà votre asyle ; c'est vous qui l'avez choisi ; c'est l'amitié qui vous l'offre ; j'espère qu'elle vous ôtera la cruelle idée de vous éloigner de moi. Je ne crois pas avoir été de mes jours plus vivement, plus délicieusement ému ; je mouillai de pleurs la main bienfaisante de mon amie, & si je ne fus pas vaincu dès cet instant même, je fus extrêmement ébranlé. Mde. D'.....y qui ne vouloit pas en avoir le démenti, devint si pressante, employa tant de moyens, tant de gens pour me circonvenir, jusqu'à gagner pour cela Mde. le Vasseur & sa fille, qu'enfin elle triompha de mes résolutions. Renonçant au séjour de ma patrie, je

LIVRE VIII. 365

résolus, je promis d'habiter l'Hermitage, & en attendant que le bâtiment fut sec, elle prit soin d'en préparer les meubles, en sorte que tout fut prêt pour y entrer le printemps suivant.

Une chose qui aida beaucoup à me déterminer fut l'établissement de Voltaire auprès de Genève ; je compris que cet homme y feroit révolution, que j'irois retrouver dans ma patrie le ton, les airs, les mœurs qui me chassoient de Paris ; qu'il me faudroit batailler sans cesse, & que je n'aurois d'autre choix dans ma conduite, que celui d'être un pédant insupportable, ou un lâche & mauvais citoyen. La lettre que Voltaire m'écrivit sur mon dernier ouvrage me donna lieu d'insinuer mes craintes dans ma réponse ; l'effet qu'elle produisit les confirma. Dès-lors je tins Genève

perdue, & je ne me trompai pas. J'aurois dû peut-être faire tête à l'orage si je m'en étois senti le talent. Mais qu'eussai-je fait seul, timide & parlant très-mal, contre un homme arrogant, opulent, étayé du crédit des grands, d'une brillante faconde (\*), & déjà l'idole des femmes & des jeunes gens ? Je craignis d'exposer inutilement au péril mon courage ; je n'écoutai que mon naturel paisible, que mon amour du repos, qui, s'il me trompa, me trompe encore aujourd'hui sur le même article. En me retirant à Genève j'aurois pu m'épargner de grands malheurs à moi-même ; mais je doute qu'avec tout mon zèle ardent & patriotique, j'eusse fait rien de grand & d'utile pour mon pays.

---

(\*) Vieux mot qui signifie éloquence. *Note de l'Editeur.*

T..... qui dans le même temps à-peu-près fut s'établir à Genève, vint quelque temps après à Paris, & en emporta des trésors. A son arrivée il me vint voir avec le chevalier de Jaucourt. Mde. D'.....y souhaitoit fort de le consulter en particulier, mais la presse n'étoit pas facile à percer. Elle eut recours à moi. J'engageai T..... à l'aller voir. Ils commencèrent ainsi sous mes auspices des liaisons qu'ils transférèrent ensuite à mes dépens. Telle a toujours été ma destinée : sitôt que j'ai rapproché l'un de l'autre deux amis que j'avois séparément, ils n'ont jamais manqué de s'unir contre moi. Quoique dans le complot que formoient dès-lors les T.....s ..... leur patrie, ils dussent tous me haïr mortellement, le D. . . . .r pourtant continua longtemps à me témoigner de la bien-

veillance. Il m'écrivit même après son retour à Genève pour m'y proposer la place de bibliothécaire honoraire. Mais mon parti étoit pris, & cette offre ne m'ébranla pas.

Je retournois dans ce temps-là chez M. d'H.....k. L'occasion en avoit été la mort de sa femme, arrivée, ainsi que celle de Mde. de F.....l durant mon séjour à Genève. Diderot, en me la marquant, me parla de la profonde affliction du mari. Sa douleur émut mon cœur. Je regrettois vivement moi-même cette aimable femme. J'écrivis sur ce sujet à M. d'H.....k. Ce triste événement me fit oublier tous ses torts, & lorsque je fus de retour de Genève, & qu'il fut de retour lui-même d'un tour de France, qu'il avoit fait pour se distraire, avec G....., & d'autres amis, j'allai le  
voir,

voir, & je continuai jusqu'à mon départ pour l'Hermitage. Quand on fut dans la coterie que Mde. D'....y, qu'il ne voyoit point encore, m'y préparoit un logement, les sarcasmes tombèrent sur moi comme la grêle, fondés sur ce qu'ayant besoin de l'encens & des amusemens de la ville, je ne soutiendrois pas la solitude seulement quinze jours. Sentant en moi ce qu'il en étoit, je laissai dire & j'allai mon train. M. d'H.....k ne laissa pas de m'être utile (\*) pour placer le vieux bon-homme le Vasseur qui avoit plus de quatre-vingt ans, &

(\*) Voici un exemple des tours que me joue ma mémoire. Long-temps après avoir écrit ceci, je viens d'apprendre en causant avec ma femme de son vieux bon-homme de père, que ce ne fut point M. d'H.....k, mais M. de Chenonceaux, alors un des administrateurs de l'Hôtel-Dieu, qui le fit placer. J'en avois si totalement perdu l'idée, & j'avois celle de M. d'H.....k si présente, que j'aurois juré pour ce dernier.

dont sa femme, qui s'en sentoit surchargée, ne cessoit de me prier de la débarrasser. Il fut mis dans une maison de charité où l'âge & le regret de se voir loin de sa famille, le mirent au tombeau presque en arrivant. Sa femme & ses autres enfans le regrettèrent peu. Mais Thérèse, qui l'aimoit tendrement, n'a jamais pu se consoler de sa perte, & d'avoir souffert que si près de son terme, il allât loin d'elle achever ses jours.

J'eus à-peu-près dans le même temps une visite à laquelle je ne m'attendois guères, quoique ce fut une bien ancienne connoissance. Je parle de mon ami Venture, qui vint me surprendre un beau matin lorsque je ne pensois à rien moins. Un autre homme étoit avec lui. Qu'il me parut changé! Au lieu de ses anciennes grâces, je ne lui

trouvai plus qu'un air crapuleux, qui m'empêcha de m'épanouir avec lui. Ou mes yeux n'étoient plus les mêmes, ou la débauche avoit abruti son esprit, ou tout son premier éclat tenoit à celui de la jeunesse qu'il n'avoit plus. Je le vis presque avec indifférence, & nous nous séparâmes assez froidement. Mais quand il fut parti, le souvenir de nos anciennes liaisons me rappela si vivement celui de mes jeunes ans, si doucement, si sagement consacrés à cette femme angelique, qui maintenant n'étoit guères moins changée que lui, les petites anecdotes de cet heureux temps, la romanesque journée de *Toune*, passée avec tant d'innocence & de jouissance entre ces deux charmantes filles, dont une main baisée avoit été l'unique faveur, & qui, malgré cela, m'avoit laissé des

regrets si vifs, si touchans, si durables, tous ces ravissans délires d'un jeune cœur, que j'avois sentis alors dans toute leur force, & dont je croyois le temps passé pour jamais : toutes ces tendres réminiscences me firent verser des larmes sur ma jeunesse écoulee & sur ses transports désormais perdus pour moi. Ah ! combien j'en aurois versé sur leur retour tardif & funeste, si j'avois prévu les maux qu'il m'alloit coûter !

Avant de quitter Paris j'eus pendant l'hiver qui précéda ma retraite un plaisir bien selon mon cœur, & que je goûtai dans toute sa pureté. Paliffot, académicien de Nancy, connu par quelques drames, venoit d'en donner un à Luneville devant le roi de Pologne. Il crut apparemment faire sa cour, en jouant dans ce drame un homme

qui avoit osé se mesurer avec le roi la plume à la main. Stanislas, qui étoit généreux & qui n'aimoit pas la satyre, fut indigné qu'on osât ainsi personnaliser en sa présence. M. le comte de Tressan écrivit par l'ordre de ce prince, à d'Alembert & à moi pour m'informer que l'intention de Sa Majesté étoit que le sieur Paliffot fût chassé de son académie. Ma réponse fut une vive prière à M. de Tressan d'intercéder auprès du roi de Pologne pour obtenir la grâce du sieur Paliffot. La grâce fut accordée, & M. de Tressan, en me le marquant au nom du roi, ajouta que ce fait seroit inscrit sur les registres de l'académie. Je repliquai que c'étoit moins accorder une grâce que perpétuer un châtement. Enfin j'obtins à force d'instances qu'il ne seroit fait mention de rien

dans les registres , & qu'il ne resteroit aucune trace publique de cette affaire. Tout cela fut accompagné , tant de la part du roi que de celle de M. de Treffan , de témoignages d'estime & de considération dont je fus extrêmement flatté , & je sentis en cette occasion que l'estime des hommes qui en sont dignes eux-mêmes produit dans l'ame un sentiment bien plus doux & plus noble que celui de la vanité. J'ai transcrit dans mon recueil les lettres de M. de Treffan avec mes réponses , & l'on en trouvera les originaux dans la liasse , &c.

Je sens bien que si jamais ces mémoires parviennent à voir le jour , je perpétue ici moi-même le souvenir d'un fait dont je voulois effacer la trace ; mais j'en transmets bien d'autres malgré moi. Le grand

objet de mon entreprise toujours présent à mes yeux , l'indispensable devoir de la remplir dans toute son étendue , ne m'en laisseront point détourner par de plus foibles considérations qui m'écarteroient de mon but. Dans l'étrange , dans l'unique situation où je me trouve , je me dois trop à la vérité pour devoir rien de plus à autrui. Pour me bien connoître , il faut me connoître dans tous mes rapports bons & mauvais. Mes confessions sont nécessairement liées avec celles de beaucoup de gens : je fais les unes & les autres avec la même franchise en tout ce qui se rapporte à moi , ne croyant devoir à qui que ce soit plus de ménagemens que je n'en ai pour moi-même , & voulant toutefois en avoir beaucoup plus. Je veux être toujours juste & vrai , dire d'autrui le bien tant qu'il me

fera possible, ne dire jamais que le mal qui me regarde, & qu'autant que j'y suis forcé. Qui est-ce qui, dans l'état où l'on m'a mis, a droit d'exiger de moi davantage? Mes confessions ne sont point faites pour paroître de mon vivant ni de celui des personnes qui y sont péniblement intéressées. Si j'étois le maître de ma destinée & de celle de cet écrit, il ne verroit le jour qu'après ma mort & la leur. Mais les efforts que la terreur de la vérité fait faire à mes puissans oppresseurs pour en effacer les traces, me forcent à faire pour les conserver tout ce que me permettent le droit le plus exact & la plus sévère justice. Si ma mémoire devoit s'éteindre avec moi, plutôt que de compromettre personne, je souffrirois un opprobre injuste & passager sans murmure : mais puisqu'enfin mon

nom doit vivre, je dois tâcher de transmettre avec lui le souvenir de l'homme infortuné qui le porta, tel qu'il fut réellement, & non tel que d'injustes ennemis travaillent sans relâche à le peindre.

*Fin du huitième Livre.*

---

---

L E S  
*CONFESIONS*

D E

*J. J. ROUSSEAU.*

---

---

*LIVRE NEUVIÈME.*

---

---

L'IMPATIENCE d'habiter l'Hermitage ne me permit pas d'attendre le retour de la belle saison, & fitôt que mon logement fut prêt, je me hâtai de m'y rendre, aux grandes huées de la cotterie H...chique, qui prédisoit hautement que je ne supporterois pas trois mois de solitude, & qu'on me reverroit dans peu revenir avec ma courte honte vivre comme eux à Paris. Pour moi, qui depuis quinze ans hors

L I V R E I X. 379

de mon élément, me voyois prêt d'y rentrer, je ne faisois pas même attention à leurs plaifanteries. Depuis que je m'étois, malgré moi, jeté dans le monde, je n'avois cessé de regretter mes chères Charmettes & la douce vie que j'y avois menée. Je me sentoiss fait pour la retraite & la campagne; il m'étoit impossible de vivre heureux ailleurs: à Venise, dans le train des affaires publiques, dans la dignité d'une espèce de représentation, dans l'orgueil des projets d'avancement. A Paris, dans le tourbillon de la grande société, dans la sensualité des soupers, dans l'éclat des spectacles, dans la fumée de la gloire; toujours mes bosquets, mes ruisseaux, mes promenades solitaires, venoient par leur souvenir me distraire, me contrister, m'arracher des soupirs & des désirs.

Tous les travaux auxquels j'avois pu m'affujettir, tous les projets d'ambition qui, par accès, avoient animé mon zèle, n'avoient d'autre but que d'arriver un jour à ces bienheureux loisirs champêtres, auxquels en ce moment je me flattois de toucher. Sans m'être mis dans l'honnête aifance què j'avois cru seule pouvoir m'y conduire, je jugeois par ma situation particulière être en état de m'en passer, & pouvoir arriver au même but par un chemin tout contraire. Je n'avois pas un sou de rente, mais j'avois un nom, des talens; j'étois sobre, & je m'étois ôté les besoins les plus dispendieux, tous ceux de l'opinion. Outre cela, quoique paresseux, j'étois laborieux cependant quand je voulois l'être, & ma paresse étoit moins celle d'un fainéant que celle d'un homme in-

dépendant, qui n'aime à travailler qu'à son heure. Mon métier de copiste de musique n'étoit ni brillant ni lucratif, mais il étoit sûr. On me favoit gré dans le monde d'avoir eu le courage de le choisir. Je pouvois compter que l'ouvrage ne me manqueroit pas, & il pouvoit me suffire pour vivre en bien travaillant. Deux mille francs qui me restoient du produit du Devin du village & de mes autres écrits, me faisoient une avance pour n'être pas à l'étroit, & plusieurs ouvrages que j'avois sur le métier me promettoient, sans rançonner les libraires, des suppléments suffisans pour travailler à mon aise, sans m'excéder, & même en mettant à profit les loisirs de la promenade. Mon petit ménage, composé de trois personnes, qui toutes s'occupoient utilement, n'étoit pas d'un entretien fort coû-

teux. Enfin mes ressources, proportionnées à mes besoins & à mes désirs, pouvoient raisonnablement me promettre une vie heureuse & durable dans celle que mon inclination m'avoit fait choisir.

J'aurois pu me jeter tout-à-fait du côté le plus lucratif, & au lieu d'affervir ma plume à la copie, la dévouer entière à des écrits, qui, du vol que j'avois pris & que je me sentoient en état de soutenir, pouvoient me faire vivre dans l'abondance & même dans l'opulence, pour peu que j'eusse voulu joindre des manœuvres d'auteur au soin de publier de bons livres. Mais je sentoient qu'écrire pour avoir du pain, eut bientôt étouffé mon génie & tué mon talent qui étoit moins dans ma plume que dans mon cœur, & né uniquement d'une façon de penser élevée & fière, qui seule

pouvoit le nourrir. Rien de vigoureux, rien de grand ne peut partir d'une plume toute vénale. La nécessité, l'avidité peut-être, m'eut fait faire plus vite que bien. Si le besoin du succès ne m'eut pas plongé dans les cabales, il m'eut fait chercher à dire moins des choses utiles & vraies que des choses qui plussent à la multitude, & d'un auteur distingué que je pouvois être, je n'aurois été qu'un barbouilleur de papier. Non, non, j'ai toujours senti que l'état d'auteur n'étoit, ne pouvoit être illustre & respectable qu'autant qu'il n'étoit pas un métier. Il est trop difficile de penser noblement quand on ne pense que pour vivre. Pour pouvoir, pour oser dire de grandes vérités, il ne faut pas dépendre de son succès. Je jetois mes livres dans le public avec la certitude d'avoir